ALBERTINE DE MERRIS

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase, le 14 septembre 1867.

Digitized by Google

A ALEXANDRE DUMAS FILS

Souvenir d'une vieille amitié

AMÉDÉE ACHARD.

POISSY. — TYP. ET STÉR. DE AUG. BOURET.

Digitized by Google

30766

ALBERTINE DE MERRIS

COMÉDIE EN TROIS ACTES

PAR

AMÉDÉE ACHARD

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1867

Droits de reproduction et de traduction réservés

PERSONNAGES

M. DE BRÉVANS	MM.	NERTANN.
M. DE CERCLAUX		VILLERAY.
JOSEPH DE CELLES		POREL.
M. DE CHAZEUIL		FRANCÈS.
MADAME DE MERRIS (Albertine)	Mmes	PASCA.
MADAME DE CHAZEUIL (Antoinette)		PIERSON.
FANNY DE VARANNES		MASSIN.
UN VALET DE CHAMBRE	MM.	ULRIC.
UN DOMESTIQUE		REIMERS.

De nos jours, à Paris. — Les deux premiers actes chez madame de Merris, le troisième chez madame de Chazeuil.

Digitized by Google

ALBERTINE DE MERRIS

ACTE PREMIER

Salon élégamment meublé. Porte au fond. Portes dans les pans coupés. A gauche, fenêtre, canapé, petit meuble à ouvrage. A droite, piano, table.

SCÈNE PREMIÈRE

ANTOINETTE, UN VALET DE CHAMBRE.

ANTOINETTE, entrant par le fond.

Madame de Merris n'est pas encore rentrée?

LE VALET DE CHAMBRE.

Non, madame.

ANTOINETTE.

Mais mademoiselle Fanny est là?

LE VALET.

Mademoiselle Fanny attend madame. La voici.

Il sort.

SCÈNE II

ANTOINETTE, FANNY, venant du pan coupé à droite.

ANTOINETTE.

Eh bien, qu'y a-t-il?

FANNY.

Je vous demande pardon de vous avoir dérangée de si bonne heure... Vous y êtes si peu habituée...

ANTOINETTE.

Je me repose beaucoup, c'est vrai; mais je n'en ai que plus de force le jour où mes amis ont besoin de moi!... Est-ce pour vous?

FANNY.

Non; M. de Merris est très-malade.

Digitized by Google

ANTOINETTE.

M. de Merris! où est-il?

FANNY.

A Strasbourg...

ANTOINETTE.

Alors, on vous a écrit?

FANNY.

Justement!... pour que je prévienne adroitement et doucement madame de Merris.

ANTOINETTE.

Qui ne se doute encore de rien?

FANNY.

De rien!

ANTOINETTE.

Et qui est en ce moment...?

FANNY.

Chez sa mère... J'ai profité de son absence.

ANTOINETTE.

Et cette maladie est vraiment grave?

FANNY.

On n'a plus d'espoir!

ANTOINETTE, après un temps.

Heu! heu! une fluxion de poitrine?...

FANNY.

Une congestion cérébrale!

ANTOINETTE.

Aïe! aïe! Le fait est qu'il était gros... le cou court... ce pauvre M. de Merris... gros mangeur avec ça.

FANNY.

Que pensez-vous qu'il faille faire?

ANTOINETTE.

Dame!.. Laissez-moi m'asseoir... (Elle s'assied sur le canapé.) S'il y avait moyen de cacher toujours à Albertine la mort de son mari... mais c'est bien difficile... Elle finirait par s'en apercevoir... si peu qu'elle vive avec lui... car ils ne vivaient pas beaucoup ensemble!

FANNY.

M. de Merris avait tant d'affaires...

ANTOINETTE.

Et elles étaient toujours si loin de sa femme!... Sera-ce un grand chagrin pour Albertine?

FANNY.

Si je ne le pensais pas... je n'hésiterais pas tant...

ANTOINETTE.

On pense cela d'abord... et puis... Alors, vous croyez qu'elle aime son mari?

FANNY.

Je n'en doute pas... D'ailleurs, la mort...

ANTOINETTE.

Oui, ça surprend toujours, parce qu'on ne veut rien prévoir. Le monde est si têtu... on vit au jour le jour!... Aussi, moi qui ai horreur des émotions imprévues, en me réveillant, je commence par prévoir tous les malheurs qui pourraient m'arriver dans la journée. C'est une affaire d'une demi-heure à peine, et me voilà tranquille jusqu'au soir... Eh bien, savez-vous ce qu'il faut faire?

FANNY.

Dites, madame.

ANTOINETTE.

Il ne faut rien dire pour commencer. Nous ne pouvons rien sur les événements... attendons... A-t-il recouvré sa connaissance, M. de Merris?

FANNY.

Non!

ANTOINETTE.

Ce n'est donc pas lui qui a demandé à voir sa femme?

FANNY.

Non.

ANTOINETTE.

Il n'y a rien à lui faire signer?

FANNY.

Rien! Toutes les affaires sont en règle... Ils sont séparés de biens, comme vous savez, et il n'y a pas d'enfants.

ANTOINETTE.

Me voilà bien décidée... attendons... De deux choses l'une : ou il en reviendra...

FANNY.

Dieu le veuille!

ANTOINETTE, machinalement.

Dieu le veuille!.. ou il n'en reviendra pas... Dans le premier cas, nous aurons sauvé une émotion à Albertine. Dans le second cas, nous ne lui en aurons donné qu'une... la dernière. (Se levant et réfléchissant.) Oh! que ce serait drôle!

FANNY.

Quoi donc?

ANTOINETTE.

Une idée qui me vient.

FANNY.

Peut-on la connaître?

ANTOINETTE.

Ce serait difficile, de ne pas connaître une idée qui me

* Fanny, Antoinette.

vient. Je dis tout ce qui me passe par la tête... Je le dis même quelquefois auparavant! (En confidence.) M. de Cerclaux.

FANNY.

M. de Cerclaux?

ANTOINETTE.

Vous ne connaissez pas M. de Cerclaux?

FANNY.

Si je le connais?... Je lui dois tout!

ANTOINETTE.

Au fait, c'est lui qui vous a mise en rapport avec Albertine.

FANNY.

Et qui lui a demandé de me garder auprès d'elle.

ANTOINETTE.

En quoi il a eu bien raison... pour toutes les deux... car elle vous aime bien... et moi aussi... et vous lui êtes bien utile. Quel âge aviez-vous quand il est parti?

FANNY.

Dix-sept ans.

ANTOINETTE.

Et vous en avez?

FANNY.

Vingt-deux.

ANTOINETTE.

Ça fait cinq ans que vous êtes ici?

FANNY.

Juste!

ANTOINETTE.

Cinq ans!... Mais, alors, j'en ai vingt-neuf, moi?

FANNY.

Est-ce que vous ne vous en souveniez pas?...

ANTOINETTE.

On oublie toujours quelque chose... Vingt-neuf ans...

FANNY.

Eh bien, et M. de Cerclaux?

ANTOINETTE.

Il va arriver.

FANNY.

D'Amérique?

ANTOINETTE.

Oui, de Venezuela.

FANNY.

D'Amérique, enfin.

ANTOINETTE.

Vous savez donc que Venezuela est en Amérique?

FANNY.

Naturellement!

ANTOINETTE.

Que c'est heureux de savoir ces choses-là!... Je n'ai jamais pu rien en apprendre, moi...

FANNY.

Et quand arrive-t-il?

ANTOINETTE.

Aujourd'hui.

FANNY.

Aujourd'hui!

ANTOINETTE.

Cela vous fait plaisir?

FANNY.

Vous le demandez!

ANTOINETTE.

N'êtes-vous pas un peu sa parente?

FANNY.

Non. J'étais la fille du meilleur ami de son père, voilà tout... Mais il a fini par me considérer comme de sa famille, à ce point, qu'après m'avoir recommandée aux autres quand il ne pouvait presque rien pour moi, depuis qu'il a fait fortune, il m'a constitué une dot.

ANTOINETTE.

C'est magnifique, cela.

FANNY.

Et inutile, malheureusement. Je ne me marierai jamais.

ANTOINETTE.

Jamais! Pourquoi?

FANNY.

Parce que je suis heureuse comme je suis.

ANTOINETTE.

Eh bien, je crois que M. de Cerclaux n'est pas dans les mêmes idées que vous.

FANNY.

Qui vous fait supposer?...

ANTOINETTE.

Et qu'en revenant ici, il a, ou plutôt, il aura l'idée du mariage.

FANNY.

Lui!

ANTOINETTE.

Il est parti aimant Albertine de tout son cœur, et il revient plus épris d'elle que jamais!...

FANNY.

Ah!

ANTOINETTE.

Qu'avez-vous donc?

FANNY.

Rien!... Je comprends votre exclamation de tout à l'heure. En effet, ce serait drôle, comme vous dites, que M. de Merris mourût justo au moment où M. de Cerclaux revient... comme il est drôle...

ANTOINETTE.

Que M. de Cerclaux revienne juste au moment où M. de Merris...

FANNY.

Malheureusement ou heureusement, M. de Merris vit encore.

ANTOINETTE.

Comme vous dites cela!

FANNY.

C'est que, si drôle que doive être un pareil hasard, je n'en suis pas encore, quel que soit mon attachement pour M. de Cerclaux, à souhaiter, même en vue de son bonheur, la mort d'un homme à qui je dois au moins la moitié de ce que sa femme a fait pour moi.

ANTOINETTE.

Moi non plus, chère enfant, croyez-le bien. Seulement, j'admire les combinaisons possibles du hasard, voilà tout; et si Albertine aime M. de Cerclaux comme elle en est aimée...

FANNY.

Elle ne l'aime pas!

ANTOINETTE.

Vous en êtes sûre?

FANNY.

J'en suis sûre!... Si elle l'eût aimé, elle l'eût épousé.

ANTOINETTE.

Il y avait des obstacles. M. de Cerclaux était sans fortune, sans appui... et le père d'Albertine ne transigeait pas sur ces questions... Enfin, si elle ne l'aime pas, il l'aime, lui... et quand on a fait deux mille lieues, — il y a bien deux mille lieues de Venezuela à Paris? — pour revoir une personne aimée et qu'on la trouve libre, il y a bien des chances pour qu'on arrive à la convaincre.

FANNY.

Tout est possible, madame. Quant à moi, je ferai tout ce que je devrai faire pour le bonheur de ceux que j'aime.

ANTOINETTE, à part.

J'ai parlé trop tôt!... Elle aime M. de Cerclaux!... Pauvre petite!... hum! ça passera. (Haut.) Nous ne parlons pas de la maladie de M. de Merris, c'est convenu.

Digitized by Google

FANNY.

On doit m'envoyer une nouvelle dépêche, attendons.

SCÈNE III

LES MÊMES, JOSEPH.

JOSEPH, entrant du fond *.

Bonjour, marraine.

ANTOINETTE.

Ah! tu m'as fait une peur!... Si tu saluais mademoiselle de Varannes?

JOSEPH.

Mademoiselle!...

FANNY.

Monsieur!

JOSEPH.

Votre santé est bonne?

FANNY.

Très-bonne, monsieur, je vous remercie. (A Antoinette, en remontant.) Maintenant que vous n'êtes plus seule, madame, me permettez-vous d'aller reprendre mes comptes?

JOSEPH **.

Toujours l'aiguille ou la plume à la main?

FANNY.

Mes mains s'ennuient quand elles ne font rien.

JOSEPH.

Ce n'est pas comme moi... dès que je travaille, je m'endors!

FANNY, à Antoinette qui l'accompagne.

Sans adieu, madame. (Bas.) Si la dépêche qu'on m'annonce est mauvaise, je veux que tout soit prêt pour le départ.

Elle sort par le pan coupé à droite.

* Fanny, Antoinette, Joseph.
** Antoinette, Fanny, Joseph

SCÈNE IV

ANTOINETTE, JOSEPH.

JOSEPH, près de la fenêtre *.

Drôle de petite fille !... Elle m'ennuierait joliment, si je l'avais pour femme.

ANTOINETTE.

Alors, vous êtes faits l'un pour l'autre, car tu l'ennuierais joliment aussi; c'est une fille du plus haut mérite, sage, économe, dévouée...

JOSEPH.

Oui... oui... une personne qui trotte et qui range... classe des fourmis...

ANTOINETTE, allant se rasseoir sur le canapé.

Et tu as plus de goût pour les femmes qui grignotent tout le long du jour, et le soir font des cabrioles... classe des rats. Plaisanterie à part, sais-tu ce que je ferais à ta place?

JOSEPH **.

Un conseil, de si bonne heure!... Vous me faites trembler!

ANTOINETTE.

J'épouserais Fanny.

JOSEPH.

Quand je le disais!

ANTOINETTE.

Bonne action d'abord.

JOSEPH.

Je ne travaille pas dans la vertu.

ANTOINETTE.

Et bonne affaire ensuite.

JOSEPH, prenant une chaise et s'approchant du canapé.

Est-ce qu'elle est riche?

ANTOINETTE.

Voilà le grand mot !... Mademoiselle de Varannes est une personne avec laquelle un homme aura grand'peine à faire des bêtises... Ça t'irait comme un gant.

JOSEPH, s'asseyant.

Mais vous savez bien que c'est impossible!

ANTOINETTE.

Et pourquoi?

JOSEPH.

Je vous aime!

* Joseph, Antoinette.

** Antoinette, Joseph.

Digitized by Google

ANTOINETTE.

C'est juste! Il est deux heures. Ton amour me rappelle le canon du Palais-Royal... Il part tous les jours à la même heure... mais on est prévenu, ça ne surprend plus personne.

JOSEPH.

Je vous jure...

ANTOINETTE.

Tu recharges? Attends à demain. Non, vrai, si c'est par politesse que tu crois devoir me faire la cour... à domicile et en ville, ne fais pas de cérémonie... c'est inutile entre parents...

JOSEPH.

Entre parents?

ANTOINETTE.

N'es-tu pas mon filleul?

JOSEPH.

Ce n'est pas une parenté, ça.

ANTOINETTE.

C'est encore mieux!... J'ai sept ans de plus que toi... je suis ta marraine... Songe donc que je t'ai bercé... et que je t'ai vu teter!

JOSEPH.

Voilà des raisons...

ANTOINETTE.

Des raisons qui datent de loin. (Mouvement de Joseph.) Mais, malheureux, moi qui te parle, je t'ai emmaillotté.

JOSEPH.

Des reproches!

ANTOINETTE.

Je ne peux pourtant pas te prendre au sérieux.

JOSEPH.

J'en ferais bien autant pour vous, moi! Mais, c'est bien!... j'attendrai que j'aie votre âge... voilà tout! (Il se lève.)

ANTOINETTE.

Comment! que tu aies mon âge?

JOSEPH.

Naturellement! Vous avez vingt-neuf ans, n'est-ce pas?

ANTOINETTE.

Ne crie pas si fort!

JOSEPH.

Vous allez en avoir trente.

ANTOINETTE, en confidence.

Oui... l'an prochain.

JOSEPH.

Les années prochaines ne sèrvent qu'à ça... Quand vous aurez trente ans, vous ferez comme toutes les femmes, vous

vous arrêterez... Moi qui ne suis pas femme, je continuerai, et il viendra un moment où je vous rattraperai... je vous dépasserai même... Alors, vous ne m'appellerez plus votre filleul et vous me prendrez peut-être au sérieux!

ANTOINETTE.

Ce n'est pas mal, ça, pour un membre du petit cercle... Eh bien, c'est convenu.... remettons ça à tes trente ans. Touche là!

JOSEPH.

Et, d'ici là... rien... pas une petite aumône?...

ANTOINETTE.

Merci! est-ce que je n'ai pas mon pauvre?

JOSEPH.

Qui?

ANTOINETTE.

Comment! qui? Est-ce que je ne m'appelle pas madame de Chazeuil? est-ce qu'il n'y a pas un M. de Chazeuil?

JOSEPH.

Votre mari? Oh!

ANTOINETTE.

Ce n'est donc rien, un mari?

JOSEPH.

C'est quelque chose, certainement, mais ce n'est pas une raison pour y penser toujours.

ANTOINETTE.

Quand on en a l'habitude, c'est bien commode, va. As-tu vu M. de Chazeuil?

JOSEPH.

Oui; c'est lui qui m'a dit que vous étiez ici. « Va retrouver ma femme, m'a-t-il dit... c'est ton heure. Tu lui manques sans doute, fais-lui la cour... »

ANTOINETTE, riant.

Ah! il t'a dit...?

JOSEPH.

Oui... ça m'humilie, même... « Et tu lui diras que j'irai la prendre pour la conduire au Bois. »

ANTOINETTE.

Qu'est-ce qu'il faisait, M. de Chazeuil?

JOSEPH.

Il faisait sa barbe!... Il n'est pas beau quand il fait sa barbe!

ANTOINETTE.

Mais quand elle est faite, aussi!

JOSEPH.

Ah çà! vraiment, vous l'aimez donc, votre mari?

ANTOINETTE.

Si j'aime mon mari?... mais je l'adore!... D'ailleurs, quelle est la femme qui n'aime pas son mari? Dans quel mondo vis-tu donc?... C'est si facilo... On a toutes les émotions sans se déranger... Ah! paresseuse comme je suis, s'il m'avait fallu aimer celui-ci et puis celui-là! qu'est-ce que je deviendrais?... Rien que d'y penser, cela me donne des envies de dormir.

JOSEPH, derrière le canapé.

On n'en aime qu'un.

ANTOINETTE.

Lequel?

JOSEPH.

L'autro... comme...

ANTOINETTE.

Comme?...

JOSEPH.

Comme certaines personnes à qui leurs pauvres ne suffisent pas... Ainsi, par exemple... madame...

ANTOINETTE.

Madame?...

JOSEPH.

Madame de Merris

ANTOINETTE.

Je ne comprends pas.

JOSEPH.

C'est pourtant bien clair... M. de Brévans...

ANTOINETTE.

Eh bien, M. de Brévans?...

JOSEPH, s'éloignant.

Je vais dire comme vous tout à l'heure... Dans quel monde vivez-vous? Mon ami M. de Brévans est le Tarquin bienvenu de cette Lucrèce apprivoisée.

ANTOINETTE.

Où sommes-nous ici?

JOSEPH.

Chez madame de Morris.

ANTOINETTE.

Eh bien, mon cher filleul, quand on est reçu chez quelqu'un, que co quelqu'un est une fomme, et que cette femme est absente, on ne dit pas, même à vingt ans, si vous êtes un homme du monde... une calomnie, ni une vérité do ce genre-là! Je te passe bien des choses, mais jo ne voux pas entendre celle-ci. Madame de Merris est une honnête femme sur laquelle il n'y a pas plus à dire que sur moi, ou sur ta sœur, ou sur ta mère. Fût-elle coupable,— c'est une supposition quo je fais là, — ton devoir serait de la défendre, et non de la dénoncer. On reconnaît un véritable homme du monde à son

respect pour toutes les femmes, quelles qu'elles soient. Une fois pour toutes, rappelle-toi cela, en entrant dans la vie.

JOSEPH.

Je vous assure qu'on m'a dit..... et de très-honnêtes gens...

ANTOINETTE.

Honnêtes? Hum! Je te dis le contraire... ça suffit...

JOSEPH.

Tant mieux. Je le déteste, ce M. de Brévans... quoique ce soit mon type... Toutes les femmes l'adorent...

ANTOINETTE.

Te plaît-il de faire une exception?

JOSEPH.

Oh! une; qui est-ce?

ANTOINETTE.

C'est moi!

JOSEPH.

Eh bien, vous exceptée, il n'a qu'à se montrer, il n'y en a que pour lui... Il a l'air insolent, avec ça... Mais patience, j'aurai mon tour... Je lui en ménage une de ma façon... Vous n'êtes pas l'amie de Bavolette, n'est-ce pas?

ANTOINETTE.

Qu'est-ce que ça, Bavolette?

JOSEPH, remontant entre le canapé et la fenêtre.

C'est une très-jolie personne qui, dans son enfance, a gardé dans son pays des animaux qu'on ne voulait pas laisser aller seuls!...

ANTOINETTE.

Et qui attrape aujourd'hui ceux qui n'ont pas de gardiens?

JOSEPH.

Justement... Or, figurez-vous...

ANTOINETTE.

Une confidence?... et que tu médites de faire pleuvoir sur moi?... Attends que je m'arrange... là! (Elle s'étend sur le canapé.) A présent, verse!

JOSEPH.

Vous ne tenez pas à la vertu de Bavolette, ni elle non plus... Eh bien, vous me permettrez de dire que M. de Brévans est l'heureux berger de cette brebis égarée... Mon langage est-il assez bucolique et convenable?

ANTOINETTE.

Tu es un bijou. Tu vois donc bien que M. de Brévans n'est pas occupé ici, puisque...

* Joseph, Antoinette.

JOSEPH.

C'est ce que nous appelons une feinte... On affiche une Bavolette pour cacher une madame de Merris.

ANTOINETTE.

Encore!

JOSEPH.

Une femme du monde enfin... Mais, quelquefois, on pense plus au fond à Bavolette, qu'on affiche et qui coûte cher, qu'à madame X..., qu'on cache et qui ne coûte rien... Eh bien, je me suis mis en tête de lui prendre sa Bavolette, à M. de Brévans, parce que je ne puis pas lui prendre madame X..., et de la lui prendre pour rien, comme si c'était une femme comme il faut... De cette façon il sera trompé, et on le mettra parmi les Bartholo... classe des vieux... Oh! c'est tout un plan!

ANTOINETTE.

Tu me rappelles Washington rêvant l'indépendance de l'Amérique. Cela est beau, cela est grand, cela est sublime, digne des enthousiasmes et des poésies de ton âge! Prends Bavolette, mon ami, prends et succède à M. de Brévans dans l'estime et l'admiration publiques... c'est une belle destinée!...

JOSEPH.

Vous vous moquez de moi?...

ANTOINETTE, se levant.

Pas encore... C'est quand tu auras réussi, que je me moquerai de toi!

JOSEPH, se rapprochant, d'un ton câlin*.

Décidément, vous ne voulez pas?

ANTOINETTE, passant devant lui.

Trahir Bavolette?... Fi donc!...

SCÈNE V

LES MÊMES, ALBERTINE, M. DE CHAZEUIL.

ANTOINETTE, à Albertine, qui entre avec M. de Chazeuil **.

Eh bien, vous ne vous cachez pas... Tu rentres comme ça, bras dessus, bras dessous, avec mon mari!

ALBERTINE.

Imagine-toi que, pendant que tu avais la bonne pensée de venir me voir, de mon côté, j'avais la bonne idée d'aller t'embrasser. Je n'ai trouvé que ton mari!

* Antoinette, Joseph.

** Joseph, Albertine, Antoinette, de Chazeuil.

DE CHAZEUIL.

Et alors, j'ai offert à madame de Merris de la ramener chez elle et de venir vous prendre.

ALBERTINE.

J'ai accepté qu'il m'accompagnât, mais je refuse qu'il te reprenne.

ANTOINETTE.

Tu fais bien. Nous avons à causer, et nous allons maintenant renvoyer les hommes, dont nous n'avons plus besoin.

JOSEPH.

Déjà ?

ANTOINETTE.

Comment, déjà ?... après une heure de tête-à-tête... Tu donnes des rendez-vous chez moi, à mon mari; j'en donne chez toi à mon filleul... Tout cela est joli... Quelle société! Et comme on a raison de dire que les femmes du monde ne valent pas mieux que celles qui n'en sont pas... (A son mari.) Monsieur de Chazeuil!

DE CHAZEUIL.

Madame de Chazeuil, née de Samarois ?...

ANTOINETTE.

Voici ce que vous allez faire...

DE CHAZEUIL.

Je vais m'en aller... j'ai compris ça...

ANTOINETTE.

Oui, mais où allez-vous aller ?... Vous n'en savez rien...

DE CHAZEUIL.

J'irai où vous voudrez, c'est bien clair... car je vois que vous allez me donner une commission.

ANTOINETTE, à Albertine.

Où trouve-t-on des enveloppes, ici ?

ALBERTINE, montrant la table.

Là...

Elle va s'asseoir sur le canapé.

ANTOINETTE, s'asseyant près de la table, et écrivant sur une de ses cartes, au crayon

Monsieur de Chazeuil, vous irez à l'hôtel *Meurice*.

DE CHAZEUIL.

Bien !

ANTOINETTE *.

Vous demanderez le locataire du 14.

DE CHAZEUIL.

Son nom ?

* Albertine, Joseph, Antoinette, de Chazeuil.

ANTOINETTE.

Si je voulais vous dire son nom, je vous le dirais. Le locataire du 14, c'est bien simple.

DE CHAZEUIL.

Faudra-t-il monter ?

ANTOINETTE.

Parfaitement... Le 14 est au premier.

JOSEPH.

C'est drôle !

ANTOINETTE.

Quand tu seras marié, tu monteras plus haut que ça, je t'en préviens!

DE CHAZEUIL.

Et s'il n'est pas chez lui... le 14?

ANTOINETTE.

Il y sera.

DE CHAZEUIL.

Vous en êtes sûre?

ANTOINETTE.

Il m'attend, moi, — ou un mot de moi!

DE CHAZEUIL.

Et après?

ANTOINETTE.

Vous lui remettrez ceci et l'inviterez à dîner.

DE CHAZEUIL.

Pour quand?

ANTOINETTE.

Pour ce soir...

DE CHAZEUIL.

Est-ce tout?

ANTOINETTE.

Oh! vous l'embrasserez si vous voulez!

DE CHAZEUIL.

C'est bien leste!

ANTOINETTE.

Je ne me gêne pas avec lui!

DE CHAZEUIL.

Faudra-t-il vous rapporter la réponse ici?

ANTOINETTE.

Ce n'est pas la peine... Vous me renverrez la voiture, et j'irai vous reprendre.

DE CHAZEUIL.

Et c'est fini?

ANTOINETTE, se levant.

Oui... et emmenez Joseph!

DE CHAZEUIL.

Une jolie journée!

Digitized by Google

JOSEPH, à de Chazeuil, en sortant.

Elle nous trompe!

DE CHAZEUIL.

J'en ai peur!

Ils sortent par le fond.

SCÈNE VI

ANTOINETTE, ALBERTINE.

ALBERTINE *.

Quel est donc ce mystère?

ANTOINETTE.

Une surprise que je veux te faire!

ALBERTINE, se levant.

A moi?

ANTOINETTE.

A toi!

ALBERTINE.

Au sujet de ce monsieur de l'hôtel Meurice?

ANTOINETTE.

Au sujet de ce monsieur...

ALBERTINE.

Je le connais donc?

ANTOINETTE.

Tu ne connais que lui!...

ALBERTINE.

Tu m'intrigues!

ANTOINETTE.

Je l'espère bien... As-tu des nouvelles de ton mari?...

ALBERTINE.

Pas depuis quelques jours...

ANTOINETTE.

Il allait bien?

ALBERTINE.

Très-bien... Sa dernière lettre était gaie, et j'avais même envie de...

ANTOINETTE.

De...

ALBERTINE.

De partir pour le rejoindre...

ANTOINETTE.

Sans le prévenir?...

* Albertine, Antoinette.

Digitized by Google

ALBERTINE.

Oui.

ANTOINETTE.

C'est imprudent!

ALBERTINE.

Tu crois?

ANTOINETTE.

Les maris en voyage, il faut toujours les prévenir... si l'on veut les rejoindre... On pourrait mal tomber...

ALBERTINE.

Surtout avec M. de Merris.

ANTOINETTE.

Il n'a donc pas changé?

ALBERTINE.

Non!

ANTOINETTE.

Il est certain qu'il n'a pas mis un canif dans votre contrat, mais un sabre, et il taillait!...

ALBERTINE.

A qui le dis-tu? Ah! tu es bien heureuse, Antoinette!

ANTOINETTE *.

Je ne me plains pas... Tu peux l'être aussi...

ALBERTINE.

Comment cela?

ANTOINETTE.

Si M. de Merris par hasard te revenait?...

ALBERTINE.

Trop tard.

ANTOINETTE.

Si tu devenais veuve?

ALBERTINE.

Antoinette!...

ANTOINETTE.

Je sais bien que tu ne souhaites pas sa mort... Mais enfin, nous sommes tous mortels... un malheur est bientôt arrivé... heureusement, quelquefois... S'il disparaissait... tu es jeune... toute jeune... qui t'empêcherait de te remarier?

ALBERTINE.

Moi? Impossible!

ANTOINETTE.

Pourquoi?

ALBERTINE.

Antoinette?

ANTOINETTE.

Eh bien?

* Antoinette, Albertine.

ALBERTINE.

Tu es mon amie, n'est-ce pas?

ANTOINETTE.

Tu ne peux pas en douter.

ALBERTINE.

Et tu es une honnête femme?

ANTOINETTE.

Je le crois.

ALBERTINE.

Regarde-moi bien en face.

ANTOINETTE.

Voilà!... Tu me fais peur!

ALBERTINE.

J'ai un amant...

ANTOINETTE.

Toi! (Albertine fait signe que oui.) Depuis quand?

ALBERTINE.

Depuis six mois! (Antoinette va à la fenêtre et l'ouvre.) Qu'est-ce que tu as?... Tu ne veux plus me voir?

ANTOINETTE.

Es-tu folle?... Non, il m'a semblé que tout tournait autour de moi... J'avais besoin d'air... Ça m'a pris au cœur... et ça m'a serré.

Elle essuie ses yeux.

ALBERTINE.

Tu pleures?

ANTOINETTE.

Je m'attendais si peu... J'aurais répondu de toi... J'en répondais tout à l'heure

ALBERTINE.

On le savait donc?

ANTOINETTE.

On sait toujours ces choses-là, à ce qu'il paraît.

ALBERTINE.

Et l'on nommait?...

ANTOINETTE.

M. de Brévans.

ALBERTINE.

Ah!

Elle s'assied près de la table.

ANTOINETTE.

Quand l'homme ne parle pas, ce qui est rare... la femme s'en charge. (Avec un mouvement.) Mais pourquoi me dis-tu tout cela?

ALBERTINE.

Parce que j'avais besoin de dire à quelqu'un combien je suis malheureuse; et à qui le dirais-je, si ce n'est à toi?

ANTOINETTE.

C'est juste!... Ainsi, tu aimes cet homme?

ALBERTINE.

Je ne sais plus.

ANTOINETTE.

Neuf fois sur dix, c'est comme ça. (Elle respire avec peine.) Ouf!... Quant à lui, il ne t'aime pas, c'est clair.

ALBERTINE.

Lui! hier encore, il me jurait... Et voilà pourquoi...

ANTOINETTE.

Il te trompe, ma chère!...

ALBERTINE.

Oh!...

ANTOINETTE.

Veux-tu que je te dise?... Il n'y a que deux manières de prouver à une femme qu'on l'aime véritablement... C'est de la respecter, quand elle n'est pas libre... ou de l'épouser quand elle l'est. M. de Brévans ne t'aime pas plus qu'il n'aimait madame de Fésac, madame de Surin et tant d'autres qu'il a perdues et dont les noms trottent dans toutes les conversations. (Tout à coup.) Mais comment, toi...?

ALBERTINE.

Je te jure... j'étais... si abandonnée par mon mari... si...

ANTOINETTE.

Oui, toutes les raisons sont excellentes auparavant... Malheureusement, il n'en est pas une de bonne après!

ALBERTINE, se levant et passant devant elle *.

Tu es sans péché... Tu me jettes la pierre!...

ANTOINETTE, l'embrassant.

Dieu m'en garde! je t'adore... et je veux te sauver... s'il en est temps encore... Une simple question....

ALBERTINE.

Parle!

ANTOINETTE.

Tout à l'heure, en causant, je supposais que tu devinsses veuve. Supposons-le nouveau.

ALBERTINE.

Eh bien?

ANTOINETTE.

Épouserais-tu M. de Brévans, dans le cas où il voudrait t'épouser?

ALBERTINE.

Je n'en sais rien!

ANTOINETTE.

Cela suffit... Je voudrais que toutes les femmes qui sont

* Alberline, Antoinette.

en train de faire une sottise, entendissent ce mot-là... Eh bien!... il faut partir...

ALBERTINE.

Quand cela?...

ANTOINETTE.

Aujourd'hui même.

ALBERTINE.

Que lui dirai-je?

ANTOINETTE.

A qui?

ALBERTINE.

A M. de Brévans.

ANTOINETTE.

Est-ce que tu lui dois des comptes?

ALBERTINE.

Hélas!... oui... Si tu l'entendais!... Sans cesse, il me répète qu'il n'aime et qu'il n'a jamais aimé que moi!

ANTOINETTE.

Et que veux-tu qu'il te dise? Il y est bien forcé!.. cela rentre dans la profession... Quant à toi, dis-lui que tu es obligée de partir pour rejoindre ton mari... Tiens, dis-lui qu'il est très-malade, qu'il est même en danger!

ALBERTINE.

Pourquoi ce mensonge qui peut porter malheur?...

ANTOINETTE.

Je le prends sur mon compte. Tu verras ce qui se passera alors!

ALBERTINE.

J'étais décidée à partir tout à l'heure, et à présent...

ANTOINETTE.

Il le faut!...

ALBERTINE.

Et quand je reviendrai?...

ANTOINETTE.

Quand tu reviendras, il se sera passé bien des choses.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

M. de Brévans.

ALBERTINE.

Lui!...

Digitized by Google

SCÈNE VII

Les Mêmes, M. DE BRÉVANS

DE BRÉVANS. *

Je venais présenter mes respects à madame de Merris, et, auprès d'elle, je rencontre madame de Chazeuil... ma journée commence bien... (A Antoinette qui s'incline.) C'est une bonne fortune de vous trouver dans ce salon !

ANTOINETTE.

Je le quitte, monsieur.

DE BRÉVANS.

Comment! lorsque j'arrive?

ANTOINETTE.

M. de Chazeuil m'attend. Albertine sait que je n'ai pas une minute à perdre. (Saluant.) Monsieur... (Bas à Albertine en sortant.) Ferme à présent!... Tout à l'heure, je reviendrai pour t'embrasser.

SCÈNE VIII

ALBERTINE, M. DE BRÉVANS.

DE BRÉVANS.

Une minute à perdre... Ah! décidément je ne suis pas dans les bonnes grâces de madame de Chazeuil.

ALBERTINE.

Vous? Oh!.. (Elle s'assied sur le canapé après lui avoir montré une chaise.)

DE BRÉVANS, approchant sa chaise.

Ce joli *oh!* n'y fera rien, chère madame; quand elle m'adresse la parole, c'est du bout des lèvres, et elle a toujours mille prétextes pour rompre l'entretien. (Il s'est assis.)

ALBERTINE.

Et cela vous étonne?

DE BRÉVANS, riant.

Non;... mais jamais je n'ai vu madame de Chazeuil si pressée de suivre son mari.

ALBERTINE.

Elle l'aime beaucoup, vous savez... Et puis, une visite, je crois...

* Albertine, Antoinette, de Brévans.

Digitized by Google

DE BRÉVANS.

Oh! je ne m'en plains pas. (Il lui baise la main. Albertine la retire.) Ne sommes-nous pas seuls?... (Il se retourne.)

ALBERTINE, à part.

Antoinotto se trompe. Il m'aime sincèrement. Comment lui dire...?

DE BRÉVANS.

Irez-vous aux Italiens, ce soir?... C'est votre jour, co me semble.

ALBERTINE.

Oui, mais je n'y paraîtrai pas... J'ai des lettres à écriro.

DE BRÉVANS.

Soirée perdue alors, puisque je ne vous verrai pas.

ALBERTINE.

Oh! une soirée, qu'est-ce?

DE BRÉVANS.

C'est vous qui parlez! (Il l'observe.) Albertine, vous avez quelque chose?...

ALBERTINE.

Moi?...

DE BRÉVANS.

Avoz-vous des ennuis?

ALBERTINE.

Des ennuis! qu'est-ce que cela? Je voudrais on avoir.

DE BRÉVANS.

Un malheur, peut-être?...

ALBERTINE.

Pout-être!

DE BRÉVANS.

Mais, alors, j'on veux ma part... Qui donc aurait le secret de vos chagrins, si ce n'est moi?...

ALBERTINE.

Non! c'est une folie. Que vous ai-je dit?... J'ai eu la fièvre ce matin... c'est là mon chagrin... N'y pronez pas garde!

DE BRÉVANS.

C'ost la promière fois que je ne vous trouvo pas sincère... Il y a dans vos yeux une expression que je ne leur connaissais pas... Que se passe-t-il? no suis-je pas à vous? ne savez-vous pas quo je vous aime?...

ALBERTINE, se reculant sur le canapé.

Et voilà justement co qu'il ne faut pas, ce qu'il ne faut plus.

DE BRÉVANS.

Ah!...

ALBERTINE.

Écoutez-moi, de grâce... vous ne savez pas tout co que je souffre... Un temps, j'ai pu fermer les yeux... ne voir que

vous, ne penser qu'à vous... mais cette existence, où j'avais cru trouver le bonheur, elle ne peut pas continuer. Hélas !... quand nous nous donnons, nous avons la faiblesse de croire que c'est pour toujours... puis vient un événement, un hasard, et tout est détruit de ce qui devait être éternel... J'ai le cœur brisé !...

DE BRÉVANS.

Remettez-vous... Si je comprends bien, cela veut dire que vous ne m'aimez plus !...

ALBERTINE.

Je croyais que vous n'aviez pas le droit de le supposer...

DE BRÉVANS.

Est-ce sérieux, ou n'est-ce qu'une bouderie du matin? une fantaisie nerveuse?

ALBERTINE.

C'est sérieux !... D'ailleurs, je vais partir.

DE BRÉVANS.

Et vous, allez...?

ALBERTINE.

Rejoindre mon mari, qui est souffrant... mon devoir l'ordonne.

DE BRÉVANS, se levant.

Ah! M. de Merris... c'est trop juste... Il n'y avait même pas besoin de me donner tant de raisons... Vous avez affaire à un galant homme, croyez-le, et qui comprend à demi mot.

ALBERTINE, à part.

Quel langage !...

DE BRÉVANS.

A présent, que voulez-vous que je fasse? Je me mets à votre discrétion... Puis-je espérer au moins que vous êtes et resterez mon amie?

ALBERTINE, se levant.

La pensée que vous pourriez me refuser votre amitié ne m'est pas même venue.

DE BRÉVANS.

Mais sans parler de nous... il y a le monde, il y a votre famille. Vous ne me conseillez pas de m'éloigner absolument?...

ALBERTINE.

Monsieur...

DE BRÉVANS.

Non? Bien! je resterai... Je ne veux rien faire qui vous déplaise... D'ailleurs, c'est plus prudent... un départ subit ferait jaser ceux qui n'ont rien à se dire, et il y en a tant !... Je viendrai vous voir comme autrefois... presque aussi souvent, à vos jours de réception surtout.

Digitized by Google

ALBERTINE, à part.

Comme il m'aimait peu!...

DE BRÉVANS.

Vous voyez, j'arrange tout pour le mieux, au gré de vos désirs... Ne tremblez plus... je suis du monde et je sais que rien ne dure. Je ne vous parlerai pas de mes regrets, de mon chagrin... Moi-même, je m'étais fait des illusions... un dernier souvenir de jeunesse... Votre main, chère comtesse!

ALBERTINE.

La voici... Pourquoi?...

DE BRÉVANS.

Étienne est mort, M. de Brévans ressuscite. (Après avoir baisé la main de madame de Merris, qu'il laisse retomber, changeant de ton et remontant *.) Ne devez-vous pas aller demain soir chez la marquise de Vieuville? Elle a promis, je crois, de nous faire entendre un pianiste hongrois dont il est de mode de raffoler aujourd'hui. J'arriverai de bonne heure pour avoir de vos nouvelles... après quoi, je serai tout oreilles!

ALBERTINE, près du piano.

Non, dans la disposition d'esprit où je suis, je n'entendrais pas, ou j'entendrais mal.

DE BRÉVANS.

Je regretterai de ne pas vous y rencontrer, il y aura un monde fou... Me permettez-vous de venir sonner à votre porte avant la fin de la semaine?...

ALBERTINE.

Ne vous ai-je pas dit que je partais aujourd'hui?

DE BRÉVANS, après l'avoir regardée.

Alors, je ne veux pas prolonger ma visite plus longtemps... Il y a près d'une heure que je suis avec vous... si on le savait, je ferais des jaloux... (Saluant.) Au revoir, comtesse!...

Il sort par le fond.

SCÈNE IX

ALBERTINE, puis, un peu après, ANTOINETTE.

ALBERTINE, restée seule, fait quelques pas avec agitation; puis, avec un mouvement d'irritation, en tombant sur le canapé.

Misérable!

ANTOINETTE, entrant du fond.

Je viens de le voir qui s'éloignait!... Eh bien?

* De Brevans, Albertine.

ALBERTINE, se levant.

Ah! tu n'avais que trop raison!... des mots de politesse... pas un cri sorti du cœur!....

ANTOINETTE.

Tous les mêmes!... Mais il n'est plus question de M. de Brévans... ton mari est au plus mal...

ALBERTINE.

Mon mari?... Dieu!... mais il faut partir.

FANNY, entrant du pan coupé à gauche *.

Tout est prêt et me voici!...

ANTOINETTE, montrant M. de Cerclaux qui entre du fond **.

Et voilà un ami qui arrive pour te consoler...

M. DE CERCLAUX.

Albertine!

ALBERTINE, qui se jette dans ses bras en pleurant.

Ah! mon ami! que je suis malheureuse!

* Fanny, Antoinette, Albertine.

** Fanny, Cerclaux, Albertine, Antoinette.

ACTE DEUXIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

ALBERTINE, FANNY, un peu après, M. DE CHAZEUIL, ANTOINETTE.

ALBERTINE, assise près du piano *.

Ah! qu'on est bien chez soi! Ma musique, (Se levant,) mes livres... ma corbeille...

FANNY.

C'est comme autant d'amis...

ANTOINETTE, entrant avec M. de Chazeuil**.

Des amis, en voilà!... Vite, embrasse-moi!...

ALBERTINE.

Antoinette!... (Elles s'embrassent.)

ANTOINETTE.

Quand es-tu arrivée?...

ALBERTINE.

Il y a deux heures!...

ANTOINETTE.

Nous sommes en retard; c'est votre faute, M. de Chazeuil... Et vous, mademoiselle, comment allez-vous?...

FANNY.

A merveille, madame!...

ANTOINETTE.

Cela se voit!... ce que c'est que d'être jeune... Je l'ai été aussi!...

FANNY, à Albertine.

Vous n'êtes plus seule... je vais ranger la maison!...

Elle sort par le pan coupé à droite.

* Fanny, Albertine.

** Fanny, Antoinette, Albertine, de Chazeuil.

Digitized by Google

DE CHAZEUIL, à Albertine, en lui serrant la main.

Que je suis heureux de vous revoir!...

ANTOINETTE.

Et moi, tu sais, j'ai failli ne pas te revoir!...

ALBERTINE.

Tu as donc été sérieusement malade?... (Elles s'asseyent sur le canapé. De Chazeuil passe derrière, redescend et s'assied à gauche.)

ANTOINETTE.

Trop sérieusement... On ne s'en douterait pas, hein?...

ALBERTINE.

Certes!...

ANTOINETTE.

Une bonne pleurésie, tout simplement... Au moment où l'on va avoir trente ans... comme si ça ne suffisait pas... La poitrine était prise, et ça marchait!... ça marchait!... Vite l'Italie! Pourquoi?... On n'en sait rien... C'est là qu'il fait bon être riche... Des malles .. un chemin de fer... Pise... la Tour penchée... Saint-Pierre de Rome .. quelques chefs-d'œuvre par là-dessus... un peu de Raphaël... beaucoup de Michel-Ange... Avril revient... on revient avec lui... on est guéri jusqu'à l'automne... c'est tout ce qu'il faut!...

ALBERTINE.

Pauvre Antoinette!... (A M. de Chazeuil.) Vous avez dû être bien inquiet?...

DE CHAZEUIL.

Je vous en réponds!...

ANTOINETTE.

Tu sais qu'il m'adore!... j'ai vu ça... Il n'y a rien de tel que ces gros maris-là pour bien aimer leurs femmes... Je maigrissais... tous ses gilets trop larges... J'ai engraissé... tous les gilets trop étroits... C'est à ces choses-là qu'on reconnaît qu'on était fait l'un pour l'autre! .. Le plus drôle, c'est qu'il avait pris ma mort au sérieux. Il m'a traînée jusqu'à Palerme... il m'aurait mise dans l'Etna pour m'épargner un refroidissement .. Bref, voilà pourquoi nous ne sommes pas allés te rejoindre, comme nous l'espérions... Tu étais dans le Nord, il nous fallait le Midi... Ça sera pour ton prochain veuvage...

ALBERTINE.

Antoinette!...

ANTOINETTE.

Tu sais... je donne une forme gaie à tout... ça ne m'empêche pas d'être sérieuse au fond... Demande à Edgard... Je l'appelle Edgard maintenant, depuis que j'ai failli mourir sur ses genoux. Je trouvais ce nom bête... Edgard.— Eh bien,

* De Chazeuil, Albertine, Antoinette.

Digitized by Google

ma chère, c'est très-gentil, et on s'y fait. C'est comme le noir, ça te va très-bien. Parlons de toi... Beaucoup d'ennuis?...

ALBERTINE.

Beaucoup... et, sans le dévouement de Fanny, je ne sais pas comment je m'en serais tirée...

ANTOINETTE.

Déjà un an que tu es partie!... Il me semble que c'était hier... Tu as eu un grand chagrin?

ALBERTINE.

Très-grand, je n'avais jamais vu la mort de près... c'est affreux!.. Comme les choses de la vie se rompent facilement!... Me voilà seule!...

ANTOINETTE.

Pourquoi n'es-tu pas revenue tout de suite?

ALBERTINE.

A quoi bon?... Tu n'étais pas ici!...

ANTOINETTE.

Et pas d'autres nouvelles?...

ALBERTINE.

Non!

ANTOINETTE, à de Chazeuil.

Edgard!...

DE CHAZEUIL.

Chère amie!...

ANTOINETTE.

Éloignez-vous un peu...

DE CHAZEUIL.

Je ne dois pas entendre?...

ANTOINETTE.

Non...

DE CHAZEUIL.

Bien...

Il remonte et va au piano.

ANTOINETTE, à Albertine*.

M. de Brévans?...

ALBERTINE.

Rien!...

ANTOINETTE.

Pas un mot?...

ALBERTINE.

Que voulais-tu qu'il m'écrivît?... Toute lettre de lui en un pareil moment eût été une insulte.

ANTOINETTE.

Alors, tu es guérie?...

* Albertine, Antoinette, de Chazeuil.

ALBERTINE.

Tu le demandes?... Il y a longtemps!...

ANTOINETTE.

Pourquoi es-tu triste, alors?... Tiens, tu aimes toujours M de Brévans!...

ALBERTINE.

Non... je te le jure... Si tu avais entendu ce qu'il m'a dit ici même, il y a un an!...

ANTOINETTE.

Il le regrette peut-être!... Les hommes ont quelquefois des repentirs!...

ALBERTINE.

Tu l'excuses!...

ANTOINETTE.

Je voudrais te voir heureuse...

ALBERTINE.

Impossible!...

ANTOINETTE.

Veux-tu suivre mon ordonnance, je réponds de tout, moi!...

ALBERTINE.

Fais ce que tu voudras!...

ANTOINETTE.

Écoute, alors; tu vas voir M. de Brévans...

ALBERTINE.

Où donc?...

ANTOINETTE.

Ici... Il va venir...

ALBERTINE.

Lui?... M. de Brévans?...

ANTOINETTE.

Il viendra... j'en suis certaine... Il doit être en route... Cette entrevue qui aurait eu lieu tôt ou tard, il vaut mieux qu'elle ait lieu tout de suite, afin que tu saches bien à quoi t'en tenir sur tes véritables sentiments...

ALBERTINE.

Tu doutes encore!...

ANTOINETTE.

Euh! euh!... ces hommes qui ne méritent pas d'être aimés... ils ont le diable pour eux... Ça fait trembler!...

DE CHAZEUIL.

Puis-je me retourner?...

ANTOINETTE.

Pas encore... — Je viendrai te voir après, et alors...

ALBERTINE.

Alors?...

ANTOINETTE.

Je te dirai ce que j'ai à te dire, pour que ta guérison soit complète... Par exemple, je prendrai un brevet...

ALBERTINE.

J'ai bien peur!...

ANTOINETTE.

Je te dis que je réponds de tout.

DE CHAZEUIL, s'approchant.

Et moi aussi.

Antoinette se lève.

ALBERTINE *.

Vous savez donc...?

DE CHAZEUIL.

Je sais tout ce qui vous intéresse, madame...

ALBERTINE.

Antoinette vous a dit...?

DE CHAZEUIL.

Ma femme ne m'a pas dit un mot, et je l'approuve; mais, moins je parle, plus je regarde, et j'ai vu... bien des choses qu'heureusement ceux qui parlent beaucoup n'ont pas pu voir. Certains événements étaient inévitables dans le genre de vie qui vous était fait par M. de Merris, et, comme toujours, vous avez rencontré un homme qui n'était pas digne de vous... Cependant, il faut le voir... Peut-être se repent-il, comme dit Antoinette...

ANTOINETTE.

Vous avez donc entendu ce que nous disions?

DE CHAZEUIL.

Je l'ai deviné, si vous aimez mieux!... (A Albertine.) Et puis, quelque chagrin que vous ayez, il faut compter sur vos amis!... Votre mari mort, c'est moi, le mari de votre meilleure amie, qui dois vous défendre... et si, ce que je ne suppose pas, la personne dont nous parlons disait sur vous quoi que ce soit qu'elle ne dût pas dire, c'est à moi qu'elle aurait à faire...

ANTOINETTE, prenant son bras.

Il est comme ça... Et c'est pour ça que je l'aime.

ALBERTINE.

Ah! que vous me faites de bien tous les deux!...

UN DOMESTIQUE, annonçant.

M. de Brévans!...

ALBERTINE.

Déjà!...

Elle se lève.

* Albertine, de Chazeuil, Antoinette.

SCÈNE II

LES MÊMES, M. DE BRÉVANS.

DE BRÉVANS *.

Me pardonnerez-vous mon empressement à venir vous demander de vos nouvelles, madame?... Le temps de prendre congé de madame de Nathau, chez qui j'ai appris votre retour, et je suis accouru... C'est à madame de Chazeuil que je dois cette bonne fortune... Je ne l'oublierai jamais...

ANTOINETTE.

Jamais! c'est beaucoup!...

DE CHAZEUIL, à Albertine.

A bientôt, madame!...

ALBERTINE.

A bientôt...

ANTOINETTE, embrassant Albertine, bas.

Tu as l'air très-calme?...

ALBERTINE.

Je le suis...

ANTOINETTE.

Tant mieux!... Je reviendrai, tu sais... (Saluant M. de Brévans.) Monsieur!...

Antoinette et de Chazeuil sortent. Albertine les reconduit, puis, redescendant, montre un siége à de Brévans et va s'asseoir sur le canapé.

SCÈNE III

ALBERTINE, M. DE BRÉVANS.

DE BRÉVANS.

Décidément, l'aimable couple des Chazeuil n'a pas l'air de me porter dans son cœur.

Il s'assied près de la table.

ALBERTINE.

Ils s'en allaient quand vous êtes entré...

DE BRÉVANS.

Oh! je leur paye en oubli ce qu'ils m'offrent en indifférence, nos monnaies se valent... Parlons de vous... Votre santé?...

* Albertine, Antoinette, de Brévans; de Chazeuil, au fond.

Digitized by Google

ALBERTINE.

Est bonne, je vous remercie!...

DE BRÉVANS.

Le malheur qui vous a frappée n'a amené à sa suite aucune catastrophe pour vos intérêts?

ALBERTINE.

Aucune...

DE BRÉVANS, rapprochant sa chaise.

Tant mieux!... Au reste, telle vous êtes partie, telle vous revenez... S'il y a même une différence, elle est toute à votre avantage... Regardez-vous... (Albertine ne répond rien et prend son ouvrage.) Il était temps que vous revinssiez, le monde vous regrette...

ALBERTINE.

Vous croyez?...

DE BRÉVANS.

Vous lui manquez depuis si longtemps!... Vos amis, et vous me permettrez de me mettre au premier rang, ne pouvaient pas s'accoutumer à votre absence...

Il s'est encore rapproché.

ALBERTINE.

Mes amis?... Il en est, en effet, sur qui je compte... Quant au monde, il est bien trop occupé pour regretter quelque chose ou quelqu'un... D'ailleurs, je suis heureuse dans ma solitude.

DE BRÉVANS.

C'est une trahison!...

ALBERTINE.

Allons, je vois décidément que vous n'avez perdu aucune de vos habitudes; vous allez toujours partout?

DE BRÉVANS.

Oh! partout!... c'est beaucoup dire... Vous savez ce que disait un homme qui a beaucoup vécu?... « La vie est courte, et les soirées sont longues... » Je tue les miennes!...

ALBERTINE.

C'est une manière de les employer!...

DE BRÉVANS, se rapprochant tout à fait.

Quand on n'est plus que spectateur...

ALBERTINE, indiquant une corbeille au fond.

Ma corbeille, s'il vous plaît?...

DE BRÉVANS, qui la lui remet, reste debout derrière le canapé.

Tenez!... Savez-vous pourquoi le petit Naujal veut aller chasser le zèbre aux environs du Cap?

ALBERTINE.

Je ne m'en doute guère!...

DE BRÉVANS.

C'est qu'il a rompu avec madame de Senlis...

ALBERTINE.

J'ignorais même qu'il l'eût aimée!...

DE BRÉVANS.

Oh! il a dû l'épouser!...

ALBERTINE.

C'est peut-être pour cela!...

DE BRÉVANS.

Non, madame, non!... Seulement, il a eu un mouvement d'impétuosité qui a tout perdu... (S'interrompant.) C'est fort joli; ce que vous faites là. (Il examine la tapisserie qu'Albertine tient à la main.) Ce bouquet de roses sur un fond d'or est d'un effet charmant...

ALBERTINE.

N'est-ce pas?...

DE BRÉVANS.

A votre place, seulement, je ferais courir un peu de feuillage autour de la broderie...

ALBERTINE.

Vous avez peut-être raison; vous vous entendez à ces choses-là!...

DE BRÉVANS.

Eh! madame, il y a des circonstances où un point de tapisserie a l'importance d'un événement... Cela dépend de la main qui tient l'aiguille!...

ALBERTINE, à part.

Où veut-il en venir? (Haut.) Vous disiez donc que M. de Naujal...?

DE BRÉVANS.

A rompu avec madame de Senlis... oui, madame... mais je ne crois pas que ce soit définitif... Il l'avait aimée, beaucoup aimée... Un hasard qui n'a pas été bien expliqué les sépara!...

ALBERTINE.

Le feuillage ici, n'est-ce pas?...

DE BRÉVANS.

Oui... des feuilles de dracena par exemple...

ALBERTINE.

Avec des tons rouges?...

DE BRÉVANS.

Avec des tons rouges... Quelque temps, Naujal chercha des distractions où l'on n'en trouve pas... dans les plaisirs. Son cœur restait vide et il regrettait ce qu'il avait perdu...

ALBERTINE.

Ah!...

DE BRÉVANS.

Sur ces entrefaites, elle partit... Quand elle revint... elle était libre... A cette nouvelle, M. de Naujal se rendit compte

de ses véritables sentiments... Libre... la femme que l'on avait connue esclave du monde, de ses devoirs... d'un autre... à qui l'on ne pouvait parler d'amour qu'avec les précautions les plus humiliantes, ou dans le bourdonnement d'une fête... quel supplice!... Un mot change tout!... Libre!... La première fois que M. de Naujal se retrouva seul avec la femme qu'il aimait, une sorte de vertige s'empara de lui au souvenir de ce qu'il avait perdu, à la pensée de ce qu'il pouvait reconquérir... Enivré, fou, sous l'empire de je ne sais quelle hallucination, il renoua tout à coup le présent au passé, l'avenir au présent, il l'embrassa sur l'épaule!...

Il l'embrasse.

ALBERTINE, restée froide pendant toute cette scène, se lève et sonne. Au domestique qui entre.

Faites avancer la voiture de M. de Brévans.

Elle se retire, sans se retourner, par le pan coupé à droite.

SCÈNE IV

DE BRÉVANS, seul.

Trop vite!... Tu es donc encore jeune, mon pauvre Brévans!... C'est qu'elle est adorable... Pourquoi tient-on si peu à ce qu'on a... et tant à ce qu'on n'a plus?... Veuve... l'épouser?... Pourquoi pas?... Elle est irritée... elle cessera de l'être;... j'en ai vu bien d'autres!... Mais se marier... grosse affaire!... Vieillir garçon?... c'est bien bête!... Une jeune fille? Heu! heu!... j'ai quarante ans, je crois... grand danger... (Il s'assied sur le canapé.) Elle est bien sortie... et ce n'était pas facile!... Ces diables de femmes, elles ont des dignités soudaines... Qui croirait que c'est la même femme qui me parlait d'amour!... Est-ce toujours elle?... Est-ce toujours moi?... Chaque jour ne nous modifie-t-il pas les uns et les autres?...(Se levant.) Non, car je m'ennuyais il y a un an, et je m'ennuie encore aujourd'hui... La vie est longue!...

SCÈNE V

M. DE BRÉVANS, JACQUES, UN DOMESTIQUE.

JACQUES*.

Vous dites que madame de Merris est sortie?

* Le domestique, Jacques, de Brévans.

LE DOMESTIQUE.

Oui, monsieur.

DE BRÉVANS, à part.

Ah! un visage que je ne connais pas!...

JACQUES.

En êtes-vous bien sûr?...

LE DOMESTIQUE.

Mais, monsieur!...

JACQUES.

Soit!... Alors, remettez cette carte à mademoiselle Fanny, qui n'est pas sortie, elle. J'attendrai.

Le domestique s'incline et sort par l'angle gauche.

DE BRÉVANS, à part.

Eh! eh! voilà un monsieur qui sait se faire ouvrir une maison!...

Jacques, apercevant de Brévans, le salue.

FANNY, arrivant vivement, une carte à la main*.

M. de Cerclaux!...

LE DOMESTIQUE, à de Brévans.

La voiture de M. de Brévans est avancée.

DE BRÉVANS.

Merci. (A Fanny.) Mademoiselle!...

Il sort.

SCÈNE VI

JACQUES, FANNY.

JACQUES**.

Je me suis permis de vous faire demander, quand on m'a dit que madame de Merris était sortie.

FANNY.

Vous faut-il donc une raison, et une aussi mauvaise pour me voir?... Ne suis-je pas à votre service à toute heure?... Ne suis-je pas votre débitrice éternelle et votre éternelle obligée?...

JACQUES.

Quel langage, mademoiselle!... Si nous nous embrassions, ce serait beaucoup plus simple... (Il l'embrasse.) Si nous nous disions *tu*, comme autrefois, ce serait beaucoup plus clair... Ne suis-je pas votre frère?... N'es-tu pas ma sœur, chère enfant?

* Jacques, Fanny, de Brévans.

** Fanny, Jacques.

Digitized by Google

FANNY.

Et sœur bien dévouée, je vous jure!...

JACQUES.

Vous, encore!..

FANNY.

J'aime mieux cela!..

JACQUES.

Comme il te plaira, mademoiselle... Vous ne m'avez écrit que trois lettres pendant ce voyage que vous venez de faire!

FANNY.

Je vous ai répondu chaque fois que vous m'avez écrit... De moi, personnellement qu'avais-je à vous dire que vous ne sachiez d'avance?.. Ce n'est donc pas de mon affection à moi que j'avais à vous parler, mais de celle d'une autre personne, Il était difficile de l'entretenir de vous, dans les termes où vous l'auriez voulu, je devais respecter son deuil... Et puis c'est un langage que l'on tient mieux soi-même! Vous l'aimez bien, n'est-ce pas?..

JACQUES.

Comme un fou!..

FANNY.

Et si vous l'épousiez, comme je le crois?

JACQUES.

Le crois-tu?...

FANNY.

Oui; pourquoi ne vous aimerait-elle pas aussi, vous, si bon, si dévoué?... Si vous l'épousez, où comptez-vous vivre?...

JACQUES.

Où elle voudra!..

FANNY.

Et moi?..

JACQUES.

Toi?.. Tu te marieras et tu vivras avec nous... Regarde-moi donc!..

FANNY.

Pourquoi?..

JACQUES.

Sais tu que tu es charmante?..

FANNY.

Ah! voilà une chose inutile... Madame de Merris arrive à temps... vous alliez me dire ce qu'on dit à tout le monde!..

Digitized by Google

SCÈNE VII

LES MEMES, ALBERTINE, entrant du pan coupé à droite.

ALBERTINE, à Fanny *.

Où vas-tu?

FANNY.

Et votre notaire qui est là?.. Il y a mille choses à mettre en ordre... Je reviendrai vous chercher pour les signatures...

Elle sort par le fond.

ALBERTINE, s'approchant de Jacques.

Je pensais bien vous voir aujourd'hui!..

JACQUES.

Je voulais être le premier à vous serrer la main!..

ALBERTINE.

Vous ne l'avez pas été, malheureusement.

JACQUES.

Que voulez-vous dire par là?...

ALBERTINE.

Je veux dire qu'avant de vous recevoir, j'avais vu un étranger... (Ils s'asseyent sur le canapé **.)

JACQUES.

Ce monsieur que j'ai trouvé ici tout à l'heure?...

ALBERTINE.

Oui!...

JACQUES.

Il se nomme?...

ALBERTINE.

M. de Brévans.

JACQUES.

Alors, je ne suis pas un étranger, moi?

ALBERTINE.

Un étranger dans les bras duquel je me serais jetée comme je l'ai fait ici, il y a un an, c'eût été un étranger bien étonné.

JACQUES.

Et bien heureux!...

ALBERTINE.

Ah! que vous arriviez à propos, mon ami; j'étais si désespérée alors, que, sans vous, je ne sais vraiment pas ce que j'aurais fait...

JACQUES.

N'aviez vous pas votre amie, madame de Chazeuil?

* Fanny, Albertine, Jacques.
** Jacques, Albertine.

ALBERTINE.

Ce n'est qu'une femme comme moi... Et il y a des douleurs où nous avons besoin de nous sentir soutenues par un homme. Les femmes pleurent trop vite et se mettent à rire trop tôt. La consolation que nous recevons d'un homme est plus ferme, plus austere, plus sûre. Vous n'avez rien dit... vous n'avez pas parlé, mais la façon dont vous m'avez serré la main, dont vous m'avez accompagnée jusqu'au chemin de fer, a plus fait que toutes les phrases et toutes les protestations. J'ai senti que le temps n'avait rien fait perdre à votre amitié pour moi!

JACQUES.

Il n'a fait que l'augmenter.

ALBERTINE.

Ainsi de moi...

JACQUES.

Vraiment!..

ALBERTINE.

Vous en doutez?...

JACQUES.

Non!.. Quel roman que la vie la plus simple! Il y a bientôt six ans que je vous ai quittée; j'ai été au bout du monde, vingt fois en danger de mort; vous vous êtes mariée, j'ai souffert; peut-être n'avez-vous plus pensé à moi!... Je reviens, vous pleurez; je vous serre la main, voilà le présent qui se rattache au passé, voilà six années qui s'effacent!... et je puis croire que nous sommes encore dans cette jolie vallée où nous faisions des bouquets quand nous étions enfants!...

ALBERTINE.

Étions-nous gais alors!.. Quelles courses!... quelles longues promenades!...

JACQUES.

Et, plus tard, nos visites dans les hameaux dont vous connaissiez toutes les petites filles...

ALBERTINE.

Et votre air grave quand nous entrions dans les chaumières bras dessus, bras dessous...

JACQUES.

Comme un mari qui accompagne sa femme!...

ALBERTINE.

C'est pourtant vrai!... Vous souvient-il de ce jour où cette bonne vieille paysanne qui m'apportait des galettes les jours de ma fête, vous voyant près de moi, me dit: « C'est donc ce monsieur qui vous a épousée... Mes compliments, madame! »

JACQUES.

C'est qu'elle avait vu jusqu'au fond de mon cœur... et ce que j'étais alors, je le suis toujours, rien n'a changé, vous dis-je, et...

ALBERTINE, tristement.

Rien! ah! mon ami! la pente des souvenirs nous égare... Celle pour qui nous faisions des bouquets, ma mère, est morte. Mon père qui criait : « Ne courez pas si fort, mes enfants!... prenez garde de tomber!.. » mon père est mort aussi... Les premières affections ont disparu pour faire place aux autres qui ne sont pas venues comme sont venues tant d'autres fleurs pour remplacer celles que nous cueillions... La nature seule est éternelle, mon ami; seule, elle se renouvelle sans cesse... Retournons au bord de ces ruisseaux que nous traversions ensemble, regardons-nous-y... nous ne nous y reconnaîtrons plus... La source qui les alimente a depuis longtemps effacé notre image... Cueillons-y des bouquets et jetons-les sur les tombes de ceux à qui nous les offrions!.. rien n'est changé dans la vallée... tout est changé en nous.

JACQUES.

Ce qui est changé, Albertine, c'est que je puis vous dire à présent ce que je ne pouvais vous dire alors, parce que j'étais pauvre. Je vous aime!...

ALBERTINE.

Vous m'aimez!...

JACQUES.

Cela vous offense-t-il?... Non, puisque vous êtes libre... Vous n'aimiez pas celui qui a été votre époux... vous ne l'avez jamais aimé... On me l'a dit, je le sais... je le sens. On vous a mariée à lui, parce que vous étiez une enfant... mais interrogez votre cœur... Si l'on vous eût consultée, n'est-ce pas que c'est l'ami de l'enfance que vous auriez voulu avoir près de vous toujours?...

ALBERTINE, rêveuse.

Je le crois!...

JACQUES.

M'avez-vous regretté, dites, quand je suis parti?

ALBERTINE.

Oui... « Pourquoi part-il? » me disais-je. Nous vivions ensemble... Je ne comprenais pas alors ce que plus tard j'ai compris... De l'argent!... Il fallait me demander à mes parents... Ils étaient bons, ils m'eussent donnée à vous...

JACQUES.

Je ne crois pas... Et puis il y a la conscience, la dignité de certains hommes qui ne veulent devoir à la femme qu'ils aiment que le bonheur moral et non le bien-être matériel. En amour, voyez-vous, il faut être des égaux sur tous les points : même indépendance, même affection, même estime, même valeur; enfin, ce que nous pouvons nous offrir l'un à l'autre aujourd'hui... Ce qui aurait pu être autrefois, pourquoi ne serait-ce pas à présent?... Soyez ma femme!...

ALBERTINE, se levant.

Votre femme... c'est impossible!...

JACQUES, se levant aussi.

Pourquoi? Tout est convenu avec madame de Chazeuil... En votre absence, nous avons arrangé tout cela; ne vous l'a-t-elle pas dit?... N'êtes-vous pas Albertine? Ne suis-je plus Jacques?... Il me semble maintenant qu'il y a bien six ans que vous êtes ma femme; car, depuis six ans, je n'ai pensé qu'à vous... Demandez à Fanny, elle le sait bien!

ALBERTINE.

Fanny!... mais elle!...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, FANNY.

FANNY, entrant du fond.

Je vous demande pardon, madame, mais il faut absolument que vous veniez donner des signatures... votre notaire est là...

ALBERTINE.

J'y vais... Adieu, Jacques...

JACQUES.

Mais non... je vous attends, puisque vous allez revenir... Fanny vous est-elle nécessaire?

ALBERTINE.

Non!...

Elle sort par le pan coupé à droite.

JACQUES.

Eh bien, Fanny, reste avec moi; j'ai à te parler.

FANNY.

Je reste...

SCÈNE IX

JACQUES, FANNY.

JACQUES*.

Dis-moi tout.

FANNY.

Quoi donc?

JACQUES.

Madame de Merris refuse d'être ma femme. Sais-tu pourquoi?

* Fanny, Jacques.

FANNY.

Parce qu'elle est encore en deuil sans doute, peut-être parce qu'elle n'est pas sûre que vous l'aimiez... à moins qu'elle ne veuille plus se marier... Elle n'a pas été assez heureuse dans son premier mariage pour se hâter d'en contracter un second.

JACQUES.

Ou bien...

FANNY.

Ou bien?...

JACQUES.

Elle en aime un autre!... Tu ne sais rien?...

FANNY.

Rien!...

JACQUES.

Elle ne t'a jamais fait de confidence?...

FANNY.

Si elle m'avait fait une confidence, je ne la trahirais pas; mais je puis vous affirmer sur ma parole qu'elle ne m'a jamais rien dit à ce sujet.

JACQUES.

Et tu n'as jamais rien vu?

FANNY.

Et je n'ai jamais rien vu...

JACQUES.

Tu me le jures?...

FANNY.

Vous êtes jaloux?

JACQUES.

J'aime... Jure-moi donc!...

FANNY.

Je vous jure que je n'ai rien vu et que je ne sais rien... et que je crois madame de Merris digne de l'amour et du nom d'un honnête homme. Si elle avait quelque chose à se reprocher, elle serait incapable de vous mentir!

JACQUES.

Si cependant...

FANNY.

Alors, si elle vous mentait et que je connusse la vérité, moi, je vous la dirais, dussiez-vous ne jamais me pardonner ma franchise, parce qu'à un homme comme vous, il faut une femme irréprochable... Si vous voulez, je lui parlerai pour vous...

JACQUES.

Tu le demandes?...

FANNY.

Je le ferai donc plus franchement que je ne l'ai fait jus-

Digitized by Google

qu'ici... Avec moi, elle sera sincère. Revenez dans une heure, je vous dirai ce qui se sera passé.

JACQUES.

Comme tu es émue!

FANNY.

Je voudrais tant vous voir heureux!... et si cela ne dépend que de moi, vous le serez, comptez sur moi!...

JACQUES.

Mon bonheur est dans tes mains!

Il sort.

SCÈNE X

FANNY; puis, un peu après, ALBERTINE.

FANNY.

Allons, mon cœur, il faut vous fermer... Le dévouement, le sacrifice, c'est encore de l'amour.

ALBERTINE, entrant.

Tu es seule?

FANNY*.

Oui, madame!..

ALBERTINE.

Je croyais que M. de Cerclaux!...

FANNY.

Il est parti...

ALBERTINE.

Dis-moi, tu as reçu les confidences de Jacques?...

FANNY.

Oui... Dans ses lettres, il ne me parlait que de vous... et tout à l'heure encore!

ALBERTINE.

Tu crois qu'il m'aime réellement?..

FANNY.

Il vous aime et n'a pas cessé de vous aimer depuis six ans, c'est visible!...

ALBERTINE.

Que me conseilles-tu?..

FANNY.

Je vous conseille d'être sa femme...

ABBERTINE.

Toi?... Fanny!...

FANNY.

Madame.

* Fanny, Albertine.

Digitized by Google

ALBERTINE.

Tu aimes M. de Cerclaux?

FANNY.

Oui, je l'aime... mais qu'est-ce que ça fait que je l'aime ou que je ne l'aime pas, puisque c'est vous qu'il aime!...

ALBERTINE.

Il croit m'aimer!.. Il a vécu longtemps avec un souvenir, avec un regret... mais, du jour qu'il m'a su mariée, ce souvenir a dû disparaître et tout espoir s'évanouir... Si je n'étais pas veuve, il n'oserait me parler de son amour... et il faudrait bien qu'il se consolât... qu'il se guérît... qu'il aimât une autre femme... cette autre femme... c'est toi, Fanny... toi qui es digne de son amour... Il faut que ce soit toi... je le veux!..

FANNY.

Et moi qui sais qu'il vous aime... je ne le veux pas... Tout le monde a sa dignité... même les pauvres... Je ne vous sacrifie rien, puisqu'on ne m'offre rien... Soyez heureuse, et qu'il soit heureux... C'est le seul bonheur que je souhaite pour moi!...

Elle sort par le pan coupé à droite, sans être vue d'Antoinette qui entre presque au même instant.

ALBERTINE.

Fanny!... elle ne m'écoute pas!...

SCÈNE XI

ALBERTINE, ANTOINETTE.

ANTOINETTE *.

Eh bien, tu as vu Jacques?...

ALBERTINE.

Oui!..

ANTOINETTE.

Faut-il commander ma robe?...

ALBERTINE.

Pour?...

ANTOINETTE

Pour la messe de mariage... avec de la dentelle blanche partout...

ALBERTINE.

Ainsi, à ma place, tu te marierais?...

ANTOINETTE.

Sans attendre une minute!..

* Antoinette, Albertine.

ALBERTINE.

Et M. de Brévans?...

ANTOINETTE.

Tu l'as revu?...

ALBERTINE.

Il y a une heure, tu le sais!...

ANTOINETTE.

Et tu ne l'aimes plus, n'est-ce pas?...

ALBERTINE.

Non!...

ANTOINETTE.

Alors, qu'est-ce qu'il a à faire là dedans?...

ALBERTINE.

Et la faute commise?...

ANTOINETTE.

Qui est-ce qui le sait?...

ALBERTINE.

Moi!...

ANTOINETTE.

Tu l'oublieras!...

ALBERTINE.

Antoinette, il ne faut pas avoir deux morales, une pour les autres, une pour soi... Donne-moi ta parole... d'honnête femme qu'à ma place tu te marierais avec M. de Cerclaux sans remords... Tu ne réponds rien... Tu vois!...

ANTOINETTE.

Je m'interroge. Voyons!... voyons, il y a toujours un moyen!...

ALBERTINE.

Oui, il y en a un!...

ANTOINETTE.

Lequel?...

ALBERTINE.

C'est de tout dire à M. de Cerclaux!...

ANTOINETTE.

Jamais!... Tout; excepté celui-là!... Avouer!... Jamais, jamais, jamais!.. je n'ai rien à avouer, moi... mais il y aurait quelque chose, m'eût-on vue, m'eût-on... je n'avouerais pas.., Songe donc, ma chère! nous sommes des femmes après tout... Il y a des sous-entendus naturels dans la vie. Est-ce que tu vas demander à M. de Cerclaux s'il a aimé quelqu'un pendant son voyage?.. A Venezuela, il a peut-être adoré un négresse. Qu'est-ce que ça te fait? Tu as eu des années de chagrin, une minute d'erreur... Tu n'aimes plus M. de Brévans, tu ne le reverras jamais... Où sont les preuves?...

Digitized by Google

ALBERTINE.

Mes lettres!...

ANTOINETTE.

Tes lettres?... M. de Brévans, les rendra, je les lui demanderai, moi!... J'ai dejà fait ça pour une de mes amies!... Ça va tout seul... C'est un galant homme que M. de Brévans. Et puis M. de Cerclaux ne te demande rien... il a confiance en toi!...

ALBERTINE.

Et s'il m'interroge?...

ANTOINETTE.

Ce serait te faire injure....

ALBERTINE.

Enfin, si un mot, une indiscrétion, lui en donnait la pensée?..

ANTOINETTE.

Nie!... nie!... nie!... jamais il ne faut avouer... La franchise est irréparable!... c'est ce qui perd les femmes... Veux-tu que je te parle sérieusement?... Les hommes s'accordent une foule de droits qu'ils nous refusent obstinément. Tout à eux, à nous rien!... je n'aime pas cette législation... Donc, je proteste!... D'ailleurs, on ne doit de confession qu'à Dieu!...

ALBERTINE.

Peut-être...

ANTOINETTE.

L'important, c'est d'être heureuse... Tu mérites de l'être, sois-le... Combien as-tu écrit de lettres à M. de Brévans?

ALBERTINE.

Est-ce que je le sais!...

ANTOINETTE.

Tu ne les as pas numérotées?... Je crois que tu as eu tort... J'ai connu une femme qui numérotait dans ce cas-là... et, quand elle réclamait sa correspondance, s'il manquait un numéro, elle faisait un beau tapage. Me donnes-tu carte blanche?...

ALBERTINE.

Fais tout ce que tu croiras devoir faire...

ANTOINETTE.

C'est dit; demain, tout sera terminé... (A part.) Oh! que c'est amusant... les aventures des autres!... Moi, ça me fatiguerait... (Elle l'embrasse.) A bientôt!...

ALBERTINE, seule.

Est-elle heureuse de rire encore!...

Digitized by Google

ACTE TROISIÈME

Chez madame de Chazeuil. — Salon élégant : cheminée et canapé à droite; jardinière et guéridon à gauche. Portes au fond et dans les angles.

SCÈNE PREMIÈRE

M. DE CHAZEUIL, ANTOINETTE.

DE CHAZEUIL, assis sur le canapé.

Tu as écrit à M. de Brévans?

ANTOINETTE, assise sur un fauteuil.

Oui.

DE CHAZEUIL.

Et il viendra?

ANTOINETTE.

Il va venir.

DE CHAZEUIL.

Ce sera la dernière fois, n'est-ce pas?

ANTOINETTE.

Est-ce que tu es jaloux?

DE CHAZEUIL.

Certes non; mais je n'ai aucune sympathie pour ce monsieur, et, s'il ne s'agissait pas du bonheur de madame de Merris...

Il se lève.

ANTOINETTE.

Enfin, tout va s'arranger!

DE CHAZEUIL.

Heu! heu!

ANTOINETTE.

Tu en doutes?

DE CHAZEUIL.

Nous autres hommes, nous n'avons pas tant de confiance que les femmes dans ces petits moyens qui doivent faire disparaître les grosses choses... Si j'apprenais tout à coup sur ma femme ce que M. de Cerclaux pourra apprendre un jour

Digitized by Google

ou l'autre sur la sienne, s'il se marie, je plaindrais madame de Chazeuil.

ANTOINETTE.

Parce que?

DE CHAZEUIL.

Parce que je te tuerais, mignonne.

ANTOINETTE.

Tout bonnement?

DE CHAZEUIL.

Tout bonnement.

ANTOINETTE.

Avec ce petit air doux?

DE CHAZEUIL.

Avec ce petit air doux.

ANTOINETTE.

Et après?

DE CHAZEUIL.

Après, je redeviendrais garçon, voilà tout.

ANTOINETTE, se levant.

Et M. le juge d'instruction, qu'est-ce qu'il dirait?

DE CHAZEUIL.

Il instruirait, on me jugerait et on m'acquitterait..

ANTOINETTE.

Comme ça, entre le déjeuner et le dîner? Si ce n'était pas plus cher, il y a bien des hommes qui se payeraient le luxe d'un petit meurtre.

DE CHAZEUIL.

Ma chère, quand je viendrais dire: « J'ai aimé et j'ai épousé en toute confiance une femme du monde, c'est-à-dire une de ces privilégiées qui n'ont besoin ni de l'inconduite pour vivre, ni du mensonge pour parvenir... Je lui ai demandé auparavant si elle n'avait rien à se reprocher, elle n'avait qu'à me dire la vérité, elle ne l'a pas dite; j'ai appris cette vérité, je me suis fait justice.» Qu'est-ce qu'on pourrait dire à ça?

ANTOINETTE.

Drôle de justice!... Dites donc, si je vous interrogeais, monsieur?

DE CHAZEUIL.

Faites.

ANTOINETTE.

J'aurais trop peur d'avoir besoin de vous tuer... Ainsi voilà comment vous êtes, au fond?

DE CHAZEUIL.

Et nous sommes même beaucoup comme cela.

ANTOINETTE.

Alors, ce qu'Albertine aurait de mieux à faire? ..

Digitized by Google

DE CHAZEUIL.

Ce serait de tout dire à M. de Cerclaux.

ANTOINETTE.

Et s'il ne veut plus d'elle, il y aura donc quelqu'un qui connaîtra sa faute?

DE CHAZEUIL.

Et, si elle ne lui dit rien, il y aura quelqu'un devant qui elle rougira toute sa vie.

ANTOINETTE.

Ce n'est pas la même chose!

DE CHAZEUIL.

Elle sont toutes les mêmes!

ANTOINETTE.

C'est égal, maintenant que vous m'avez prévenue, si je vous trompe un jour, je m'y prendrai de telle façon que vous n'en saurez rien.

DE CHAZEUIL, l'embrassant.

Je suis bien tranquille.

ANTOINETTE, qui l'embrasse aussi.

Pas moyen de lui faire peur!

SCÈNE II

LES MÊMES, JOSEPH.

JOSEPH, entrant du fond.

Peut-on entrer tout de même?

ANTOINETTE.

Oh! tu ne nous gênes pas.

DE CHAZEUIL.

Mais ces choses-là lui fendent le cœur, à ce pauvre Joseph, puisqu'il est amoureux de vous!

JOSEPH *.

C'est fini.

DE CHAZEUIL.

Ah! voilà une bonne nouvelle dont je vous félicite.

ANTOINETTE, riant.

Eh bien, et moi? Sans amoureux, je ne serai plus à la mode!

DE CHAZEUIL.

Ma chère, une femme n'est jamais parfaite...

Il remonte.

ANTOINETTE, à Joseph.

Tu as l'air rayonnant... pourquoi?

* Joseph, de Chazeuil, Antoinette.

JOSEPH *.

Le fait est que je suis assez content de moi.

ANTOINETTE.

Il faut bien que quelqu'un commence!

JOSEPH.

Écoutez, marraine...

ANTOINETTE.

Et puis, tu sais, ne m'appelle plus tant marraine, maintenant.

JOSEPH.

Ah! c'est vrai... vous avez trente ans... tout arrive! Voulez-vous acheter mon silence?

DE CHAZEUIL.

Avec mon argent?

JOSEPH.

Quel malheur d'avoir tant d'esprit à nous trois tout seuls!.. personne n'en profite... Où en étais-je?

ANTOINETTE.

Tu n'en étais pas.

JOSEPH.

Bavolette...

ANTOINETTE.

Qu'est-ce que c'est que cela, Bavolette?

JOSEPH.

Je vous ai déjà parlé d'elle... vous ne vous rappelez pas? Une bien-aimée à M. de Brévans?

DE CHAZEUIL, se dirigeant vers le pan coupé à droite.

Encore lui...Je ne suis pas nécessaire, moi?

JOSEPH.

Non, c'est une histoire de femme.

DE CHAZEUIL.

Pas trop d'inconvenance, n'est-ce pas?

JOSEPH.

Soyez tranquille.

ANTOINETTE.

Un grain seulement.

De Chazeuil sort.

SCÈNE III

ANTOINETTE, JOSEPH.

JOSEPH **.

Eh bien, Bavolette a consenti à me recevoir... chez elle... et je suis arrivé.

* Joseph, Antoinette, de Chazeuil.
** Joseph, Antoinette.

ANTOINETTE.

A ton heure... comme tous les voyageurs qui prennent ce chemin de fer-là.

JOSEPH.

Vous la calomniez.

ANTOINETTE.

C'est un tour de force que je fais là!... Où veux-tu en venir avec ton histoire?

JOSEPH.

Eh bien, puisque je suis rayonnant!...

ANTOINETTE.

Il n'y pas de quoi!

JOSEPH.

Si... D'abord parce que j'ai supplanté M. Brévans... ce qui est quelque chose... Ensuite... parce que je vais le lui dire, ce qui est encore mieux.

ANTOINETTE.

Mais s'il te cherche querelle?

JOSEPH.

Mais je l'espère bien, qu'il me cherchera querelle!

ANTOINETTE.

Et s'il te tue?

JOSEPH.

On ne me tue pas comme cela!

ANTOINETTE.

Ça ne doit pourtant pas être bien difficile!

JOSEPH.

Je veux me poser... Un duel, c'est bien porté.

ANTOINETTE.

Bêta! Et ta mère qui aurait la sottise d'en mourir?

JOSEPH.

Ma mère!... Oh!... à l'épée... c'est bien rare qu'on soit tué... et entre gens du monde... c'est toujours à l'épée... Je tire très-bien... Est-ce qu'il ne faut pas toujours avoir une première affaire?... Je ne peux pas mieux choisir que M. de Brévans... Je veux que vous assistiez à cela.

ANTOINETTE.

Tu me demandes d'être ton témoin?

JOSEPH.

Oui... On m'a dit en entrant qu'il allait venir... vous verrez... Et puis j'ai un autre service à vous demander... J'ai tout de même fait mon testament... On ne sait pas ce qui peut arriver... Je vais vous le remettre.

Il lui donne un papier cacheté de noir.

ANTOINETTE.

Ça doit être drôle là dedans!

Digitized by Google

JOSEPH.

Pas du tout... il est très-bien fait... Quand on le lira, on verra que je n'étais pas un imbécile.

ANTOINETTE.

Il sera bien temps !

JOSEPH.

Je dis sur la vie des choses qui sont très-fortes... Tenez, il y a surtout un passage...

ANTOINETTE.

Il est complétement fou... Ce n'est pas sérieux, n'est-ce pas ?

UN DOMESTIQUE, annonçant.

M. de Brévans.

JOSEPH.

Vous allez voir.

SCÈNE IV

LES MÊMES, M. DE BRÉVANS.

DE BRÉVANS, à Antoinette *.

Vous avez bien voulu m'écrire, madame, que vous vous intéressiez à une œuvre de charité et que vous désiriez tenir de moi-même l'offrande que vous me faites l'honneur de me demander... Je vous l'apporte donc... (Lui donnant un billet.) La voici... Je me recommande à vous pour vos bonnes actions à venir.

ANTOINETTE.

Le diable se fait bon.

Elle lui montre le fauteuil à droite et s'assied sur le canapé.

DE BRÉVANS, allant s'asseoir.

Parce qu'il se fait vieux sans doute.

JOSEPH **.

Et puis l'on se console de ne pouvoir plus donner de mauvais conseils en donnant de bons exemples, comme dit La Bruyère.

DE BRÉVANS.

Pardon, c'est La Rochefoucauld qui dit cela, et il le dit tout autrement... Voici, je crois, le texte : « Les vieillards aiment à donner de bons préceptes pour se consoler de n'être plus en état de donner de mauvais exemples. »

* Joseph, de Brévans, Antoinette.

** Joseph, Antoinette, de Brévans.

JOSEPH.

C'est bien possible... mais tout le monde n'a pas le temps de lire les moralistes.

DE BRÉVANS.

Raison de plus pour ne pas les citer, surtout devant les femmes, qui ont toujours eu à se plaindre d'eux.

JOSEPH.

Vous avez raison... et il y a des femmes qui aiment mieux autre chose que des citations... quand on n'a plus que cela à leur offrir.

ANTOINETTE, à part.

Ça viendra de loin... mais ça viendra.

DE BRÉVANS.

Ah çà!... mon cher monsieur de Celles... vous dites ces choses-là du ton dont vous appelleriez aux armes; vous avez l'air d'un Renaud de Montauban qui revient de la guerre...

JOSEPH.

Non... mais d'un Renaud qui revient des jardins d'Armide.

DE BRÉVANS.

Il y en a donc encore, des jardins?

JOSEPH.

Il y a des rues où il reste quelques arbres.

DE BRÉVANS.

Lesquelles?

JOSEPH.

La rue de l'Arcade, par exemple...

DE BRÉVANS.

Des jardins suspendus, alors?

JOSEPH.

Avec des rideaux bleus aux fenêtres.

ANTOINETTE, à part.

Le voilà parti.

DE BRÉVANS.

Signes particuliers?

JOSEPH.

Des cheveux à elle.

DE BRÉVANS.

Diable!... attendez donc!.. Ces rideaux bleus... et ces cheveux indigènes... je connais tout cela un peu.

JOSEPH.

Et moi... beaucoup.

DE BRÉVANS.

Ah bah!

JOSEPH.

Je puis bien vous conter cela.

ANTOINETTE.

Contez!... entre garçons.

DE BRÉVANS.

Devant vous... madame?

ANTOINETTE.

Je suis un garçon... quand mon mari n'est pas là.

JOSEPH.

Eh bien, puisque vous voulez des détails... une voix charmante... des yeux trop grands... une bouche trop petite... toujours entr'ouverte...

DE BRÉVANS.

Comme une tire-lire.

JOSEPH.

Des dents...

DE BRÉVANS.

De chat... Mais, hier au soir... à dix heures, je prenais du thé... au milieu de tout ça... dans une tasse de Saxe.

JOSEPH.

Et moi... à minuit... dans une tasse de Sèvres.

DE BRÉVANS.

C'est plus cher... J'y ai déjeuné ce matin.

JOSEPH.

J'y soupe ce soir.

DE BRÉVANS.

Vraiment?

JOSEPH.

Doutez-vous de ma parole?

DE BRÉVANS.

Devant votre marraine, je ne me le permettrais pas.

JOSEPH.

Alors, je suis à vos ordres.

DE BRÉVANS, se levant, ainsi qu'Antoinette.

Vous êtes bien bon et puisque vous vous mettez à ma disposition, rendez-moi le service de continuer vos petites visites rue de l'Arcade... Seulement, au lieu de n'y aller qu'une fois par jour, allez-y deux fois... une fois pour vous... une fois pour moi.

JOSEPH.

Ce qui veut dire?...

DE BRÉVANS, à Antoinette.

Madame... votre filleul est un ange.

ANTOINETTE.

On apprend tous les jours quelque chose.

JOSEPH.

Monsieur... cette plaisanterie...

Digitized by Google

DE BRÉVANS.

Je ne plaisante pas du tout... vous venez même d'acquérir des droits éternels à ma reconnaissance... Moi qui, depuis quinze jours... cherchais un prétexte pour ne plus retourner rue de l'Arcade... Ce n'est pas pour calomnier la femme que vous aimez, monsieur de Celles... mais elle est assommante... cette pauvre Bavolette.

Il remonte.

ANTOINETTE, à Joseph *.

Un duel à la mer!.. Joseph?

JOSEPH.

Marraine!

ANTOINETTE, lui remettant un papier.

Tiens! voilà ton testament ..

JOSEPH, à part.

J'enrage!

DE BRÉVANS, descendant **.

Mon cher monsieur de Celles... ne m'en veuillez pas et permettez-moi de vous dire une verité, en passant... Vous entrez dans la vie... moi, je la continue, et vous avez grand désir de marcher dans mes souliers... Eh bien, vous avez pris le chemin qui mène aux sottises... mon jeune ami... Un homme à bonnes fortunes... un homme adoré, fêté, choyé, qui a la mémoire pleine de souvenirs et une malle pleine de lettres, cela vous tourne la tête... Regardez au fond, c'est le plus ennuyeux, le plus bête, le plus triste des métiers... Vivre de mensonges et de ruses mesquines... tromper ici... trahir là... serrer une main loyale qui, au lieu de s'oublier dans la vôtre, tomberait sur votre joue si la vérité était connue... voilà le côté moral... Dans la pratique, n'avoir rien à soi... pas même la femme qu'on a volée... vieillir dans un perpétuel changement où rien ne change... et se réveiller un matin... avec des rides et des cheveux gris... vouloir être jeune quand même... se mettre en quête de toutes les eaux de Jouvence... faire de l'hydrothérapie et mourir enfin de rhumatisme ou de paralysie entre les bras de son valet de chambre... N'est-ce pas là une belle destinée?... Mais l'épicier du coin est moins bête que cela... Il a une femme à lui... des enfants à lui... et il se repose le dimanche!

JOSEPH.

Tiens, tiens!... voilà un côté de la question auquel je n'avais pas pris garde.

ANTOINETTE.

Et vous ne parlez là, monsieur, que des malheurs de

* Antoinette, Joseph, de Brévans.

** Antoinette, de Brévans, Joseph.

l'homme... Il y a les femmes dont on a brisé la vie, et qui pleurent jusqu'à leur dernier jour le triste égarement d'une heure.

JOSEPH, allant à elle*.

Vous croyez?...

DE BRÉVANS.

Les meilleures souvent!

ANTOINETTE.

Tenez... madame de Saint-Ellier est morte il y a un mois... C'est un anévrisme qui l'a tuée, a-t-on dit...

JOSEPH.

C'est ce qu'on m'a raconté en effet.

ANTOINETTE.

Et tu l'as cru? Ce qui l'a tuée, c'est un chagrin dont elle n'a pas pu guérir. Elle avait aimé, et, comme elle était sincère, elle avait mis tout son cœur dans cette affection. Un jour, elle se trouva seule. Le désespoir la prit. On l'a envoyée aux Eaux. Elle a lutté tant qu'elle a pu, se cramponnant à la vie pour ses enfants qu'elle adorait.. mais le mal était trop profond. Elle est revenue plus malade qu'elle ne l'était en partant. Puis, un soir, à bout de forces, épuisée de larmes et de regrets, madame de Saint-Ellier est morte... et il y a maintenant deux pauvres petits êtres vêtus de noir, qu'une mère n'embrassera plus à l'heure du sommeil et qui pleurent quand ils s'éveillent.

JOSEPH, qui s'essuye les yeux.

Pauvres petits!

DE BRÉVANS

Eh bien, qu'est-ce que vous faites là?... vous pleurez?... Et c'est avec ce cœur-là que vous voulez faire le mauvais sujet... Allons, mariez-vous, mon enfant... c'est ce que vous avez de mieux à faire.

JOSEPH, lui serrant la main.

Merci, monsieur. (Apercevant Albertine qui entre de la droite.) Est-ce que mademoiselle Fanny va venir, madame?

ALBERTINE**.

Oui, monsieur.

JOSEPH, à Antoinette.

Venez, marraine, que je vous fasse part d'une idée que j'ai.

ALBERTINE, bas à Antoinette.

Mes lettres?

ANTOINETTE.

Tu es venue trop tôt... Il est là... parle-lui toi-même.

* Antoinette, Joseph, de Brévans.

** Antoinette, Albertine, Joseph, de Brévans.

(A M. de Brévans, en sortant par la droite, pan coupé.) M. de Brévans, je vous laisse en bonne compagnie.

SCÈNE V

M. DE BRÉVANS, ALBERTINE.

ALBERTINE*.

C'est moi, monsieur, qui ai demandé à madame de Chazeuil de vous prier de passer chez elle aujourd'hui.

DE BRÉVANS.

Je m'en doutais, madame; ces sortes d'invitations sont peu dans les habitudes de madame de Chazeuil, à mon égard du moins.

ALBERTINE.

Et vous doutez-vous aussi que j'ai un service à vous demander?

DE BRÉVANS.

Un service?... Un ordre à me donner, vous voulez dire... J'ai encore deviné cela, je crois. Quand une femme a pris la peine de congédier un homme comme vous l'avez fait hier... si elle désire se retrouver avec lui... c'est qu'elle veut faire disparaître jusqu'aux dernières traces du passé... Quelles autres traces peut-il rester entre gens bien élevés, qu'un paquet de lettres?... Voici toutes vos lettres. Madame, je connais ce dénoûment. (Il lui montre les lettres, et les jette au feu.) Voilà qui est dit... le passé est mort... Ai-je besoin d'ajouter que je n'en ai jamais parlé à personne et que je me ferais plutôt tuer que d'en avouer un mot à quelqu'un?

ALBERTINE.

Je n'ai jamais douté de votre délicatesse.

DE BRÉVANS.

Eh bien, cette bonne parole m'encourage pour ce qui me reste à vous dire. J'ai été bien coupable envers vous... plus coupable envers vous qu'envers d'autres... car vous étiez née pour le bien... Peu de femmes ont la fierté de votre cœur et l'élévation de vos sentiments; heureusement que tout est peut-être réparable encore.

ALBERTINE.

Que voulez-vous dire?

DE BRÉVANS.

Dites un mot et mon nom vous appartient... et j'emploierai ma vie entière à expier mes torts envers vous.

* Albertine, de Brévans.

ALBERTINE.

Il est trop tard. Je ne vous en remercie pas moins d'une parole qui me relève à mes propres yeux.

DE BRÉVANS.

Vous plait-il à présent que je m'éloigne jusqu'à?...

ALBERTINE.

Jusqu'à?...

DE BRÉVANS.

Jusqu'à votre mariage.

ALBERTINE.

Mais!...

DE BRÉVANS.

Ma présence vous gêne peut-être?

ALBERTINE.

Qui vous a fait croire?...

DE BRÉVANS.

L'habitude encore... Vous aimez M. de Cerclaux... et vous allez devenir sa femme... Soyez heureuse... Dans deux heures, je serai parti... et je vous promets, quand je vous saurai dans une ville, ou de n'y pas entrer... ou d'en sortir à à l'instant même... C'est bien le moins que je vous doive.

ALBERTINE.

Merci, monsieur.

DE BRÉVANS.

Adieu, madame.

Il sort par le fond.

ALBERTINE, seule.

Allons, je puis être heureuse encore. (Après un silence.) Ah! peut-on vraiment oublier?...

SCÈNE VI

ALBERTINE, FANNY, JOSEPH, ANTOINETTE.

JOSEPH*.

Entrez, mademoiselle, et veuillez m'écouter devant madame de Chazeuil et avec l'autorisation de madame de Merris... Mademoiselle, si un jeune homme bien né, aimable et qui a des relations dans le meilleur monde...

ANTOINETTE, bas.

Et dans l'autre.

JOSEPH, continuant.

Et dans... (Bas.) Mais taisez-vous donc, marraine! Si un jeune

* Albertine, Fanny, Joseph, Antoinette.

homme enfin qui a des manières distinguées .. de l'esprit... vingt-trois ans... et quarante mille francs de rente un peu entamée, avait l'honneur de vous demander votre main... que répondriez-vous?

FANNY.

Toujours avec l'autorisation de madame de Merris?

JOSEPH.

Toujours.

FANNY.

Je demanderais d'abord le nom de ce jeune homme aimable et spirituel.

JOSEPH.

C'est moi.

FANNY.

Ah! dans ce cas... je commencerais par répondre que je suis infiniment flattée de l'honneur qu'un héritier tel que vous veut bien faire à une pauvre fille telle que moi... J'en suis toute confuse.

JOSEPH.

Ah! vous avez des grâces qui l'expliquent...

FANNY.

Mais, cela dit, j'ajouterais que je refuse cet honneur.

JOSEPH.

Vous refusez?

FANNY.

J'ai ce regret.

JOSEPH.

Permettez-moi, mademoiselle, de vous demander pourquoi.

FANNY.

Parce que j'ai sur le mariage des idées particulières... Je veux, dans le mariage, donner beaucoup pour avoir le droit d'exiger beaucoup aussi...

ANTOINETTE, allant à elle *.

A ce compte-là, ma chère enfant, vous pourriez bien coiffer sainte Catherine.

FANNY.

Je m'y résignerais...A l'époque où j'étais riche, mon père, il vous en souvient, m'élevait à l'anglaise; j'étais plus libre comparativement que toutes les jeunes filles de mon âge... J'ai donc vu... et j'ai pu réfléchir. On se marie pour se marier, on a donné sa main par devant notaire .. mais non le cœur.

ANTOINETTE.

Le cœur se donne plus tard.

* Albertine, Fanny, Antoinette, Joseph.

FANNY.

Le cœur se donne tout de suite ou jamais; aussi, quand une fois on en a disposé, c'est sans appel... Pour moi, je ne voudrais apporter à personne un cœur dans lequel l'image d'un autre aurait régné, ne fût-ce qu'une heure. Je veux être sûre de rester une honnête femme... Voilà pourquoi je refuse le nom et la fortune que monsieur me fait l'honneur de m'offrir.

Elle remonte.

JOSEPH.

Mademoiselle... j'avais espéré... j'avais cru... (A part.) Tant mieux! je me hâtais peut-être trop. (A Antoinette.) Voyez-vous, marraine, il faut se défier de son premier mouvement, parce qu'il est toujours bon, comme disait...

ANTOINETTE.

M. de Talleyrand .. tu n'as pas la citation facile.... méfie-toi. (En le regardant.) Mon Dieu, que tu es rouge!

JOSEPH.

C'est la colère.

ANTOINETTE.

Il faudra mettre de la poudre de riz dessus. Viens.

Ils sortent en se parlant bas, à droite.

SCÈNE VII

ALBERTINE, FANNY.

ALBERTINE, à part, regardant Fanny *.

Est-ce qu'elle connaît la vérité?... Non... elle n'aurait pas dit ce qu'elle vient de dire... (Avec émotion.) Fanny?

FANNY.

Madame....

ALBERTINE.

Sois franche..... pourquoi as tu dit ce que tu viens de dire?

FANNY.

Parce que je le pense.

ALBERTINE.

Tu penses?...

FANNY.

Que c'est une malhonnête femme, celle qui accepte le nom d'un homme, en ayant dans son cœur un autre nom que celui-là.

* Fanny, Albertine.

ALBERTINE.

Je vais te faire du mal, n'est-ce pas?

FANNY.

Si vous me faites jamais du mal, c'est que vous ne pourrez faire autrement.

ALBERTINE, apercevant Jacques.

Jacques!... Laisse-nous... et doute de tout, excepté de moi.

Fanny sort.

SCÈNE VIII

ALBERTINE, JACQUES.

JACQUES, entrant du fond.

Je suis un peu en retard : pardonnez-moi, j'ai été retenu...

ALBERTINE.

Par quelque fâcheuse aventure... car vous êtes tout troublé.

JACQUES.

Cela se voit?

ALBERTINE.

Vous n'êtes pas de ceux qui savent cacher ce qu'ils éprouvent... heureusement.

JACQUES.

En effet, pendant un moment, j'ai été très-troublé ; j'espérais cependant que vous n'en verriez rien.

ALBERTINE.

Vous avez des secrets pour moi !... Moi, je n'en aurais pas pour vous.

JACQUES.

Bien vrai, n'est-ce pas?

ALBERTINE, un peu troublée à son tour, mais se dominant.

Bien vrai.

JACQUES.

Ainsi, dans le cas où je vous aurais questionnée sur quelque sujet que ce soit, vous m'auriez répondu la vérité ?

ALBERTINE.

En doutez-vous?

JACQUES.

Non, puisque je ne vous questionne même pas.

ALBERTINE.

Mais de quoi s'agit-il ?

JACQUES.

Vous voulez le savoir ?

ALBERTINE.

Absolument.

JACQUES. Il pose son chapeau sur le canapé.

Eh bien, tout à l'heure, comme je sortais de chez moi, j'ai rencontré un de mes anciens camarades, resté Parisien pendant que je devenais sauvage. Après les étonnements et les joies apparentes de ces sortes de rencontres, il m'a demandé où j'allais, je lui ai dit que j'allais chez madame de Chazeuil. « Ah ! m'a-t-il dit, l'amie de madame de Merris? — Tu connais madame de Merris ? lui ai-je demandé. — La belle madame de Merris! qui ne la connaît pas, m'a-t-il répondu, la dernière maîtresse de M. de Brévans ? » A ces mots, un nuage de sang m'a passé sur les yeux ; j'ai cru que j'allais étrangler mon ami... Je me suis contenu heureusement. « Qui t'a dit cela? ai-je repris ? — Qui ? Quelqu'un qu'on appelle tout le monde et qui n'est personne. On dit ces choses-là, on les répète... Elles sont vraies ou elles sont fausses... Cherchez. — Et c'est aussi facilement que l'on joue avec la réputation d'une femme ? — Oh ! mon cher, à Paris,... on dit ça de toutes les femmes. — Même de la tienne ? — Même de la mienne probablement... Au revoir. » Vous ne pouvez être atteinte par les propos d'un fou, je n'ai donc rien dit... Mais machinalement... malgré moi, j'ai couru chez M. de Brévans. Le fait était faux, mais cet homme pouvait y avoir donné créance, et, dans ce cas, je voulais avoir raison de lui. Il n'était pas rentré ; alors...

ALBERTINE.

Alors ?...

JACQUES.

Alors, je suis venu ici... encore assez ému, je l'avoue, et dans l'intention de vous parler de ce propos, lorsqu'en route, j'ai rencontré M. de Brévans.

ALBERTINE.

Vous lui avez parlé ?

JACQUES.

Naturellement, et je lui ai posé la question comme on doit faire en pareil cas. Je lui ai dit : « Monsieur, je dois épouser madame de Merris ; on vient de me dire que vous avez été son amant. Est-ce vrai ? — C'est absolument faux, m'a répondu M. de Brévans. Si vous voulez me nommer celui qui a tenu ce propos, je le soufflèterai publiquement. Madame de Merris est une honnête femme. Je n'ai jamais été que son ami. — Votre parole d'honneur ? — Est-ce que vous douteriez d'elle, monsieur ? — Non, mais je tiens à votre parole. — Ma parole d'honneur, » a-t-il ajouté d'une voix nette et ferme, et il s'est éloigné. De même que j'aurais voulu étrangler mon ami, j'aurais voulu embrasser M. de Brévans, tant

le cœur tourne vite sous la pression de certains mots. Et je suis accouru ici tout honteux de ce que j'avais fait... car mieux eût valu me taire.

ALBERTINE.

Pourquoi ?

JACQUES.

Parce que je n'avais pas besoin de l'affirmation d'un autre pour être assuré de votre innocence.

ALBERTINE, même ton.

Pourquoi ?

JACQUES.

Parce que, si vous aviez commis une pareille faute, vous n'auriez pas attendu qu'un autre me l'apprît ; vous me l'auriez révélée vous-même. Du moment que vous ne m'aviez rien dit, c'est qu'il n'y avait rien à dire.

ALBERTINE.

Vous croyez donc qu'une femme qui a été assez hypocrite pour ne rien avouer à son premier mari, redeviendra tout à coup assez loyale et assez franche pour faire au second un aveu qu'elle peut penser ne pas lui devoir.

JACQUES.

Oui, si elle se repent sincèrement.

ALBERTINE.

Et, dans ce cas, lui pardonneriez-vous ?

JACQUES.

Moi ?

ALBERTINE.

Oui, vous.

JACQUES.

Non.

ALBERTINE.

Jamais ?

JACQUES

Jamais !

ALBERTINE.

Il faut être bien sûr de soi pour être aussi impitoyable pour les autres.

JACQUES.

Que voulez-vous !... c'est ainsi. Il est impossible pour un homme de vivre une heure avec cette pensée que la femme qu'il aime a appartenu à un autre.

ALBERTINE.

Vous me pardonnez cependant d'avoir appartenu à M. de Merris ?

JACQUES.

M. de Merris était votre mari, et il est mort ; mais rencontrer dans son chemin, coudoyer tous les jours un homme

Digitized by Google

qui... et le savoir!... Ah! tenez, ne parlons pas de cela, Albertine, car la supposition même n'en est pas supportable.

ALBERTINE.

Parlons-en, au contraire.

JACQUES.

Parce que?

ALBERTINE.

Parce que votre ami vous a dit la vérité.

JACQUES.

Quel ami?... quelle vérité?... quoi?...

ALBERTINE.

J'ai été la maîtresse de M. de Brévans.

JACQUES.

Vous?.. Ah! vous voulez m'éprouver sans doute?

ALBERTINE.

Je dis la vérité.

JACQUES.

Puisqu'il m'a juré sur l'honneur?...

ALBERTINE.

Il vous a menti, comme il est permis, dit-on, à tout galant homme de mentir en pareil cas, car un homme n'est pas déshonoré pour avoir volé l'honneur et le repos d'une femme, mais il le serait pour l'avoir dit. Quand vous avez rencontré M. de Brévans, nous venions d'avoir une dernière explication; il m'avait promis de nier, le cas échéant, et il venait de me rendre mes lettres, dont le feu de cette cheminée a respecté une partie, comme si le feu lui-même ne pouvait pas détruire entièrement les preuves matérielles d'une faute. Reprenez votre parole, mon ami, je ne suis pas digne d'être votre femme... Adieu.

Elle tombe assise près du guéridon, sur lequel elle s'accoude, cachant son visage dans ses mains.

JACQUES.

Mais vous l'aimiez donc, cet homme?

ALBERTINE, sans bouger.

Il faut que je l'aie aimé ou que j'aie cru l'aimer!

JACQUES, avec colère.

Je le tuerai!

ALBERTINE, de même.

Cela ne changera rien. J'aurai commis une faute, vous aurez commis un meurtre; nous serons deux à avoir des remords, au lieu que je suis seule.

JACQUES.

Mais je vous aime, moi!

ALBERTINE, de même.

Vous me mépriserez... et l'amour s'en ira.

Digitized by Google

JACQUES.

Mais je vous aime depuis douze ans! mais, depuis douze ans, je ne pense qu'à vous! mais je n'ai pas parlé d'amour à une autre femme, moi!... Et pendant que je vous adorais, que je travaillais pour vous là-bas, — car je ne sais quoi me disait que, malgré votre mariage, ma destinée était liée à la vôtre, — vous me trompiez lâchement; car c'était moi que vous trompiez, car votre mari ne vous aimait pas...

ALBERTINE, se levant.

C'est peut-être mon excuse.

JACQUES.

C'est vrai. Mais au moins quand vous m'avez revu!

ALBERTINE.

Quand je vous ai revu, Jacques, j'ai eu honte de moi. Puis j'ai eu un moment d'espoir, tant vous m'aimiez! Puis, j'ai compris qu'il fallait renoncer à ce bonheur, à moins que je ne consentisse à mentir et à me mépriser moi-même. Et le bonheur est-il possible à ces conditions-là? Voilà pourquoi j'ai mieux aimé tout vous dire; car, si j'ai perdu l'honneur, j'ai conservé ma loyauté. (Elle s'assied sur le fauteuil.)

JACQUES.

Vous avez bien agi. Je vous estime et vous pardonne.

ALBERTINE.

Que dites-vous?

JACQUES, à genoux devant elle

Je dis que je vous aime tellement, qu'il ne m'est plus possible de vous arracher de mon cœur ni de ma vie! Vous serez ma femme.

ALBERTINE.

Jacques! c'est impossible.

JACQUES.

Pourquoi?

ALBERTINE.

Parce que vous vous croyez plus fort que vous n'êtes. Parce que vous prenez votre colère et votre jalousie pour de l'amour. Parce que je me rappelle ce que vous m'avez dit tout à l'heure, et que, si vous me pardonniez, vous, moi j'entendrais toujours vos paroles, et je ne me pardonnerais pas.

JACQUES.

Je t'aiderai à oublier, il faudra bien! Au fait, c'était à moi d'être là, de veiller sur toi, puisque je t'aimais. Insensé! qui vas chercher au loin la fortune, et qui perds le bonheur! Tu n'as pas osé combattre un préjugé, eh bien, maintenant répare ta faute! Nous partirons...

* Jacques, Albertine.

ALBERTINE.

Comme vous voudrez... Où irons-nous?

JACQUES.

N'importe où! A Florence, à Naples...

ALBERTINE.

En Italie!.. (Avec effort.) Jacques!..

JACQUES.

Eh bien?

ALBERTINE.

Autre part. C'est là que j'ai rencontré M. de Brévans pour la première fois.

JACQUES, avec colère, se levant.

Madame!...

ALBERTINE, très-calme.

Vous voyez, mon ami, que le pardon n'est pas facile; votre rêve est irréalisable! Il y a des absolutions qui n'appartiennent qu'à Dieu, parce que celui-là seul peut pardonner sans effort, qui est la suprême justice et la suprême bonté! Je souffre beaucoup, mon ami, je vous le jure, et je fais là un grand effort dont je mourrai peut-être, mais je mourrai au moins avec mon estime et la vôtre. (Se levant.) Non, Jacques, vous avez raison, il ne faut pas épouser une femme déchue quand un autre est l'auteur de sa chute. Je serais irréprochable, moi, comme vous l'êtes, et j'apprendrais que vous avez commis une action lâche et déloyale, que vous avez volé ou trahi, que je ne pourrais jamais vous pardonner, quelque amour que j'eusse eu précédemment pour vous. La faute veut l'expiation; ou bien, alors, il n'y aurait plus de justice et d'équilibre en ce monde, si les femmes coupables prenaient au foyer conjugal la place des honnêtes et des vaillantes!.. Tandis que je faisais mal, moi, tandis que là-bas vous pensiez à une pécheresse qui ne méritait même pas un souvenir de vous, il y avait ici un être chaste qui ne vivait que pour vous, qui vous adorait sans l'espoir même que vous le sauriez un jour, et qui serait morte plutôt que de trahir le serment qu'elle n'avait cependant fait qu'à elle-même. Voilà la femme pour laquelle vous êtes revenu sans le savoir, mon ami. Voilà celle qui vous rendra heureux, qui n'a jamais failli, qui ne faillira jamais! Accordez-moi cette preuve de pardon et de confiance de la recevoir de ma main, afin que, dans vos joies de famille, il y ait encore un peu de moi dont votre sainte femme ne puisse être jalouse. Voyons, donnez-moi la main, mon frère, et tâchez d'être aussi fort que moi. A partir d'aujourd'hui, je n'ai plus rien à craindre de personne, ni de vous, ni de moi. Je vais me faire vieille femme tout de suite pour plus de sûreté. J'ai idée que mes cheveux gris pousseront de bonne heure; ce sera autant de fait, n'est-

ce pas? Allons, riez un peu, si vous ne voulez pas que je fonde en larmes!.. (Fanny entre.) Entrez, Fanny. Entrez tous, mes amis!

SCÈNE IX

LES MÊMES, ANTOINETTE; un peu après, DE CHAZEUIL, FANNY, JOSEPH.

ANTOINETTE *.

Qu'y a-t-il?

ALBERTINE.

Bonne nouvelle! (Prenant la main de Fanny.) Nous partons demain pour la campagne, où tout va se préparer pour un mariage.

ANTOINETTE.

Ah!...

ALBERTINE.

Le mariage de ma chère Fanny.

DE CHAZEUIL.

Hein!

ANTOINETTE.

Comment?...

JOSEPH.

Ah! merci, madame, de l'avoir persuadée! Et croyez bien qu'elle sera heureuse.

ALBERTINE.

J'y compte, monsieur, car elle épousera l'homme qu'elle aime depuis longtemps.

JOSEPH.

Depuis?... Mais cet heureux mortel?...

ALBERTINE.

Il vient de l'apprendre tout à l'heure de ma bouche.

FANNY, bas.

Madame...

ANTOINETTE, qui s'est approchée d'Albertine.

Tu as donc parlé?...

* Jacques, Joseph, Fanny, Albertine, Antoinette, de Chazeuil.

Digitized by Google